

## ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES.

### DEUXIÈME ARTICLE.

#### ORDRE D'ALCANTARA.

Cet ordre, fondé en 1156, sur les frontières de la Castille, fut également établi pour résister aux Maures, et se signala dans ces guerres sanglantes. Il suivit la fortune de l'ordre de Calatrava.

Les chevaliers portaient un manteau blanc avec une croix verte fleurdelisée.

#### ORDRE D'AVIS (en Portugal).

Plus ancien que les deux précédents, il se voua aux mêmes guerres et fut soumis aux chevaliers de Calatrava. Les chevaliers d'Avis avaient pour signe distinctif une croix de sinople fleurdelisée, accompagnée de deux oiseaux.

#### ORDRE DE L'AILE DE SAINT-MICHEL.

Alphonse I<sup>er</sup>, roi de Portugal, étant à Santarem, Albarch, roi de Séville, vint avec une puissante armée, et voulut mettre le siège devant Santarem. Alphonse le prévint et l'attaqua en rase campagne, priant Dieu de lui envoyer un bon ange qui le défendit contre un ennemi prêt à l'écraser sous le nombre. S'apercevant, au milieu du combat, que le grand étendard du royaume venait d'être enlevé, Alphonse s'élança au milieu de la mêlée et vit auprès de lui un archange voilé sous ses ailes. Il reprit l'étendard, battit les Maures et fonda un ordre militaire en mémoire des faveurs du ciel (1171).

Les chevaliers portaient une aile rouge sur un manteau blanc.

#### ORDRE DU CHRIST.

Le roi Denis, de Portugal, après la destruction des Templiers, voulut fonder un ordre qui pût défendre ses frontières con-

tre les Maures; il exécuta ce projet en 1317, et donna à la nouvelle institution le nom de *Milice du Christ*. Ces chevaliers se signalèrent dans les guerres contre les Maures, qu'ils poursuivirent jusqu'en Afrique, où ils occupèrent plusieurs terres dont le roi Edouard leur conféra la suzeraineté en 1433. Plus tard, ils eurent des commanderies jusque dans les Indes. Maintenant, cette institution est simplement un ordre honorifique à la nomination de la cour de Portugal.

Les chevaliers du Christ portaient une robe blanche, une croix palée de gueules, avec une autre d'argent au milieu.

#### ORDRE DES SS. MAURICE ET LAZARE.

Emmanuel Philibert, duc de Savoie, institua cet ordre en 1572, pour s'opposer à l'hérésie dont les frontières de son pays étaient menacées. Fondé sous le patronage de saint Maurice, martyrisé dans le Valais, il fut uni à celui de saint Lazare, réchu depuis longtemps de son ancienne splendeur.

Le signe distinctif de cet institut fut une croix blanche, pommelée de sinople.

L'ordre de saint Maurice a eu peu d'éclat, et son histoire n'est pas intéressante.

#### ORDRE DE SAINT-ÉTIENNE.

La victoire que Cosme de Médicis, premier grand duc de Toscane, remporta près de Marciano, en 1554, sur les troupes françaises, commandées par le maréchal de Strozzi, donna lieu à la fondation de cet ordre militaire. Cosme, pour conserver le souvenir d'un succès qui lui assurait la possession de la Toscane, obtint en 1561, du pape Pie IV, une bulle qui lui permet-



tait de fonder un ordre, destiné à faire la guerre aux corsaires barbaresques. La résidence principale des chevaliers était à Pise. Pendant un siècle, cet ordre donna des témoignages d'une valeur peu commune. Il contribua au succès de la fameuse bataille de Lépante, et il se rendit maître de plusieurs places sur la côte de Barbarie. Près de six mille chrétiens esclaves furent délivrés par les efforts de ces chevaliers. Vers le milieu du dix-septième siècle, cette ardeur se ralentit; il subit le sort de la nation italienne, en qui s'éteignaient la vigueur et l'esprit militaire qui avaient porté si haut, durant les âges précédents, les républiques de Venise, de Florence, de Gênes et de Pise.

L'habit des chevaliers consistait en un manteau blanc, doublé de cramoisi, orné d'une croix rouge à huit angles, *ornée* d'or.

Cosme I<sup>er</sup> institua également des religieuses de Saint-Etienne qui devaient faire preuve de noblesse.

Le patron de ces deux ordres était saint Etienne, pape et martyr.

#### ORDRE DE L'OURS.

Les abbés de Saint-Gall (en Suisse) conféraient autrefois l'ordre militaire de l'*Ours*, institué par l'empereur Frédéric II, en 1213, en faveur de l'abbé de Saint-Gall et de la noblesse du pays, en reconnaissance de ce qu'ils l'avaient aidé à chasser de l'empire son compétiteur, Othon IV.

Le collier de cet ordre était composé de chaînes d'or entrelacées de feuilles de chêne, et supportant une figure d'ours, émaillé de noir.

Cet ordre n'existe plus. — Nous parlerons, dans un autre article, des ordres militaires placés sous la règle de saint Augustin.

E. R.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Dictionnaire de conversation* à l'usage des dames et des jeunes personnes, 10 volumes in-8, ornés de 1200 vignettes et de 24 cartes géographiques. Prix: 30 fr.; chez Plon, libraire-éditeur, rue de Vaugirard, 36.

Voici un ouvrage qui forme à lui seul une bibliothèque, mesdemoiselles, car vous y pouvez trouver une réponse à tout ce que vous désirez savoir: sur l'histoire, la géographie, la botanique, l'histoire naturelle, les arts, les personnages célèbres, l'astronomie et la mythologie. Le jour où vous avez peu de temps à donner au plaisir de la lecture, vous ouvrez au hasard un de ces livres, et vous tombez, je suppose, sur ce mot:

« Tell (Guillaume), simple cultivateur à Burgeln, près d'Altorf, l'un des fondateurs de la liberté helvétique. En 1307, Gessler, bailli pour l'empereur Albert, faisait sa résidence à Altorf, où il se signalait par ses cruautés. Il ordonna à tous les Suisses de se découvrir sur la place, devant un chapeau, symbole de la domination autrichienne. Guillaume Tell s'étant refusé à cet acte de soumission, pour le punir, le tyran le condamna à abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils. Armé de deux flèches, Tell en fait voler une droit au but indiqué. Interrogé sur l'usage auquel il avait destiné l'autre: « Elle était pour toi, répondit-il au tyran, et je devais t'en percer le sein si j'avais



eu le malheur de tuer mon enfant. » Le bailli, dans sa rage, ordonne que Tell soit chargé de fers et jeté dans une barque qui doit les transporter tous deux de l'autre côté du lac de Waldstetten ; une violente tempête menace d'engloutir l'esquif ; on débarrasse Tell de ses liens et il vient à bout d'amener la barque au lieu où s'élève un plateau qui porte encore le nom de *saut de Tell*. Là, il s'élança à terre et repoussa la barque du pied, espérant voir s'engloutir dans les flots l'oppressur de la Suisse. Gessler échappa toutefois au danger et réussit même à gagner le rivage ; mais en suivant le chemin creux qui conduit à Kunsnacht, il rencontra Tell et reçut la mort de sa main. Ce fut le signal d'un soulèvement général et d'une guerre à outrance entre la Suisse et l'Autriche, guerre qui ne finit qu'en 1499. On croit que Tell périt dans un débordement du Schaïcker. »

Voilà en peu de lignes une histoire bien racontée. Sur la même page vous trouvez l'origine et l'usage du *télescope*, dont le nom est composé de deux mots grecs, signifiant *au loin* et *voir*, une vignette vous le montre tout braqué vers la lune, sans doute. A la page de gauche, vos yeux s'arrêtent sur une autre vignette qui représente un *télégraphe* ; vous tournez la page et vous apprenez avec étonnement que cet instrument qui n'est formé, comme vous savez, que d'une branche ayant à chaque bout deux ailes, est parvenu à se faire un vocabulaire composé de 36,864 signes ! Le premier essai que l'on fit du télégraphe fut l'annonce de la reprise de Condé sur les Autrichiens ; à laquelle annonce la Convention fit immédiatement cette réponse : *L'armée du Nord a bien mérité de la patrie !* Les inventeurs furent les frères Chappe, aidés du célèbre horloger Bréguet.

Vous laissez toujours sur votre table à ouvrage un de ces volumes, et profitez de tous les instants que vous avez de libres pour y jeter les yeux. Vous avez entendu

prononcer le mot *zénith*, vous ignorez sa signification ? Vous ouvrez votre dictionnaire et vous trouvez : « *Zénith* est une corruption d'un mot arabe signifiant *point vertical*, point du ciel qui répond verticalement au-dessus de notre tête. Le point diamétralement opposé au *zénith* est le *nadir*, lequel serait le *zénith* de nos antipodes, si le globe était exactement sphérique. »

Par exemple, vous voulez savoir ce que signifie *rébus* et vous lisez : « Ce mot signifie *choses*. Son origine vient des clercs de la Basoche qui, tous les ans, à l'époque du carnaval composaient certains libelles qu'ils intitulaient : *Des choses qui se passent dans la ville*, en latin, DE REBUS quæ geruntur. On entend aujourd'hui par ce mot : un jeu d'esprit consistant en allusions, en équivoques, et exprimant certaines idées par des mots ou par des figures pris en un autre sens que celui qui leur est naturel. »

*Rébus* me donne l'idée de chercher *charade*, et je lis : « Petit problème littéraire qui diffère du logogriphe en ce que celui-ci fait subir au mot qu'il donne à deviner une décomposition complète, tandis que, dans la charade, le mot qui fait le sujet doit former deux mots seulement, au plus trois mots. Elle définit nécessairement chacun de ces mots partiels, en les désignant, suivant leur ordre, par ces dénominations, *mon premier*, *mon second*, *mon troisième* et celui de *mon tout* pour le mot générateur. On propose alors de deviner le mot entier. Exemples :

Quatre membres font tout mon bien ;  
Mon dernier vaut mon tout et mon tout ne vaut  
[rien.]

C'est *zéro*, composé de quatre lettres, dont la dernière, O, vaut *zéro* qui est le tout, et le tout ne vaut rien.

Mon premier se sert de mon dernier pour manger mon tout.

C'est *chiendent*.

Pradon, pompeusement monté sur mon premier, Offrait pour mon second son œuvre dramatique ;



Mais on prétend que la critique,  
En retour de ses vers, lui donnait mon entier.

Le mot de cette charade épigrammatique  
est *chardon*.

*Une charade en action* est une sorte de  
petite pièce jouée à l'improviste, et qui,  
au lieu de définir un mot par des phrases,  
le représente par des actions. »

Un jour vous faites une visite, la dame  
de la maison n'était pas au salon, elle y ar-  
rive un moment après en vous faisant ses  
excuses. — J'étais dans mon capharnaüm,  
dit-elle en riant. — Rentrée chez vous, vous  
cherchez ce mot, et vous trouvez : « *Capharnaüm*, ville de la Galilée, célèbre dans  
l'Evangile par l'honneur qu'elle a eu d'être  
la demeure la plus ordinaire de Jésus-  
Christ, pendant les trois années de sa  
prédication. Notre Sauveur fit beaucoup  
de miracles dans cette ville; mais la ma-  
jeure partie des habitants ne surent  
point profiter de toutes ses instructions.  
Il leur en fait de grands reproches en  
ces termes : « Et toi, Capharnaüm, qui  
as été élevée jusqu'au ciel, seras-tu tou-  
jours élevée? Non! tu t'es abaissée jusque  
dans l'enfer, parce que si les miracles qui  
ont été faits au milieu de toi avaient été  
faits dans Sodome, elle subsisterait encore  
aujourd'hui. C'est pourquoi je te déclare  
qu'au jour du jugement, le pays de So-  
dome sera traité moins rigoureusement  
que toi! » C'est à cette occasion que Jésus-  
Christ prononça ces paroles qui ont eu tant  
de retentissement depuis et dont le sens  
s'est si souvent vérifié : *Nul n'est prophète  
en son pays*. Dans le langage vulgaire, on  
dit d'une réunion confuse, tenue dans un  
lieu obscur et où tout le monde veut par-  
ler à la fois : c'est un véritable *capharnaüm*. On le dit encore d'un cabinet noir  
ou sont entassés pêle-mêle les mille objets  
que l'on est obligé de cacher et de con-  
server dans un ménage. »

Un soir, on veut vous apprendre le bos-

ton, afin d'être utile en faisant la partie de  
vos grands parents; vous répondez que rien  
ne vous serait plus agréable; puis rentrée  
dans votre chambre vous ouvrez votre dic-  
tionnaire au mot *boston* et vous lisez :

*Boston*, ville capitale de la province de  
Massachusetts (États-Unis d'Amérique),  
située au fond d'une baie, dans une pénin-  
sule, possède un port qui offre un excel-  
lent mouillage et peut contenir 500 na-  
vires. Boston est unie à Cambridge et à  
Charlestown par deux ponts dont l'un a  
500 mètres de long. Cette ville fait un  
très-grand commerce; on y voit de nom-  
breuses manufactures. C'est la patrie de  
Benjamin Franklin; c'est là qu'en 1773  
la révolution américaine éclata par un acte  
insurrectionnel du peuple qui jeta à la  
mer une cargaison de thé envoyée d'An-  
gleterre. Deux ans plus tard, l'insurrection  
était générale, et les Américains livraient  
dans la proximité de cette ville, deux ba-  
tailles qui préludèrent à l'émancipation de  
ces magnifiques colonies que l'Angleterre  
fut réduite à reconnaître comme indépen-  
dantes, en 1784. — On appelle *boston*, un  
jeu de société qui se joue à quatre per-  
sonnes, avec des cartes; il date de 1778  
et tire son nom de la ville de *Boston*. Ses  
combinaisons n'ont rien de nouveau, mais  
les dénominations que l'on y emploie :  
*grande et petite indépendance, grande et  
petite misère, boston*, etc., etc., semblent  
faire allusion à l'histoire de la révolution  
de l'Amérique septentrionale.

Ainsi, mesdemoiselles, sans avoir besoin  
de dire à chaque instant : « Maman! que  
veut dire cela? — Père! à quelle époque  
a-t-on inventé ceci? — Mon frère! d'où  
vient ce mot? » vous avez une réponse  
toute faite dans votre dictionnaire, et vous  
pourrez bientôt être questionnée à votre  
tour... ce qui est toujours agréable!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### CASA-BIANCA,

*The son of the admiral of the Orient, who perished when that ship blew up in the battle of the Nile.*

The boy stood on the burning deck,  
Whence all but him had fled,  
The flame that lit the battle's wreck,  
Shone round him o'er the dead.

Yet beautiful and bright he stood,  
As born to rule the storm;  
A creature of heroic blood,  
A proud, though child-like form.

The flames roll'd on — he would not go  
Without his father's word;  
That father, faint in death below,  
His voice no longer heard.

He called aloud : — " Say, father, say,  
If yet my task is done ! "  
He knew not that the chieftain lay,  
Unconscious of his son.

" Speak, father ! " once again he cried,  
" If I may yet be gone !  
And " — but the blooming shots replied,  
And fast the flames rolled on.

Upon his brow he felt their breath,  
And in his waring hair,  
And looked from that lone post of death  
In still, but brave despair.

And shouted but once more aloud,  
" My father ! must I stay ? "  
While o'er him fast, through sail and shroud  
The wreathing fires made way.

There came a burst of thunder sound —  
The boy — oh ! where was he ?  
Ask of the winds that far around  
With fragments strewed the sea !

Mrs HEMANS.

### CASA-BIANCA,

*Fils de l'amiral qui commandait le vaisseau l'Orient, à la bataille du Nil, et qui périt avec son vaisseau à cette même bataille.*

L'enfant se tenait immobile et seul sur le faux-pont brûlant, que tous avaient abandonné. Les flammes tourbillonnaient autour de lui, sur les morts, et venaient éclairer les débris de la bataille.

Et pourtant il restait là, calme et beau, comme s'il fût né pour commander à la tourmente ; dernier descendant d'une race héroïque, il apparaissait comme une fière quoique enfantine vision.

Les flammes l'entouraient, mais il ne voulait pas partir sans un ordre de son père. Hélas ! son père, couché sur l'entrepont et déjà glacé par la mort, n'entendait plus la voix de son enfant.

L'enfant cria à haute voix : — « Mon père, dis-moi si ma tâche est finie ? »

Il ignorait, le pauvre enfant, que le noble guerrier gisait insensible.

« Parle, mon père ! » cria-t-il encore : dis-moi si je puis quitter mon poste, et... » Mais les détonations éincelantes de la poudre lui répondirent seules, et les flammes tourbillonnant, s'approchaient de plus en plus.

Il sentait déjà leur haleine embrasée courir sur son front, dans ses cheveux épars ; et de son poste, où la mort devenait inévitable, il jetait autour de lui des regards empreints d'un désespoir calme et résigné.

Une fois encore il cria : — « Mon père, dois-je mourir ici ? » Pendant qu'au-dessus de lui, à travers les cordages et les voiles déchirées, les flammes se tordaient et continuaient leur marche envahissante.

Enfin, vient la dernière et terrible explosion, — semblable à un coup de tonnerre. — Qu'est donc devenu l'héroïque enfant ?... Demandez-le aux vents, qui, aussi loin que la vue peut s'étendre, jonchent la mer de débris !

M<sup>lle</sup> NOÉMI THÉVENIN.



## LE VOEU DES TROIS SOEURS.

Au temps passé, sous le règne de Baudouin I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem, vivaient trois orphelines, filles de Raymond de Rostaing, illustre chevalier qui avait pris la croix et suivi Godefroi de Bouillon, lorsqu'il vint délivrer le *grand sépulcre*, le sépulcre du Christ. Leur mère n'avait pas quitté son époux; celui-ci trouva une mort glorieuse à la bataille d'Ascalon; sa femme lui survécut peu, mais avant de mourir, elle confia ses trois filles à une veuve noble, sainte et pieuse, qui habitait Jérusalem. Le roi Baudouin couvrait les orphelines d'une protection à la fois royale et paternelle; les vieux guerriers, compagnons d'armes de leur père, les environnaient d'un intérêt respectueux, et elles vivaient ainsi loin de la France qu'elles ne comptaient plus revoir, loin de leur héritage envahi par des mains inconnues, et, semblables à trois beaux lys enlevés à leur vallée natale, elles fleurissaient sans regret sous des ombrages étrangers.

L'aînée de ces jeunes filles se nommait Blanche; plus calme, plus recueillie et peut-être plus secrètement enthousiaste que ses sœurs, elle savourait l'ombre des autels et préférait les profondeurs silencieuses de l'église de la Résurrection, au palais des rois de Jérusalem. Elle se plaisait à alimenter les lampes d'une huile pure et embaumée; elle aimait à brûler de l'encens et à répandre des fleurs sur ces marbres, sur ces degrés sanctifiés par les pas d'un Dieu, sur cette terre arrosée de son sang précieux. Ses pieds connaissaient tous les sentiers du temple bâti par Héléne; et souvent, prosternée devant ce sépulcre triomphant, d'où le Fils de Dieu se releva victorieux de la mort, elle répétait ces paroles, noble cri de guerre

des croisés : *Le Christ vit, il règne, il a l'empire !*

Aléys, la seconde sœur, plus semblable à cette martyre, l'heureuse hôtesse du Sauveur du monde, non contente de trouver son Dieu dans le repos contemplatif des tabernacles, le cherchait encore sous le voile de la misère et de l'infirmité. Elle trouvait le Christ, voyageur sur la terre et n'ayant pas de lieu où reposer sa tête, dans ces pèlerins à qui elle lavait les pieds et à qui elle et ses sœurs offraient une généreuse hospitalité; elle trouvait le Christ souffrant pour nos péchés et rendu semblable à un lépreux, dans les malades, les infirmes qu'elle se plaisait à soulager; elle trouvait l'Enfant de Bethléem, roi des pauvres, dans ces indigents à qui sa main rompait le pain du jour, et voyant les misères infinies de l'homme, elle se souvenait mieux de Jésus-Christ, qui les a faites siennes et les a toutes prises sur lui.

La troisième, la plus jeune des orphelines, Raymonde, aimait aussi Dieu et les pauvres, mais cependant elle semblait attachée à la terre par un lien plus fort que ses sœurs. La vie l'intéressait : elle prenait part aux fêtes, aux plaisirs, aux dangers, aux inquiétudes qui s'agitaient autour d'elle; elle aimait à monter sur les remparts et à voir revenir les soldats de la croix de quelque expédition lointaine; elle aimait les tournois et les carroufels, où, pendant les loisirs d'une courte paix, les émirs sarrasins venaient rompre des lances contre les barons chrétiens; dans l'intérieur de la maison, elle animait ses sœurs par sa gaieté tendre et vive; sa voix harmonieuse répétait sous des lambris de cèdre les chansons des vieux manoirs de la Gaule; elle aidait dame Isabelle aux soins domesti-



ques, ou, penchée sur un métier, imitant l'art de la reine Mathilde (1), elle retraçait sur la toile, avec des laines nuancées, les exploits de Godefroi de Bouillon et de ses belliqueux compagnons.

C'est ainsi que vivaient ces trois sœurs, diverses en leurs goûts, mais semblables en grâces et en vertus : toutes trois excessivement belles, chastes et liées d'une étroite union.

Jérusalem, en ce temps-là, pas plus qu'à aucune des époques de sa magnifique et sombre histoire, ne méritait ce doux nom de *vision de paix*, qu'autrefois le pontife Melchisédech lui avait donné. Également chère aux musulmans et aux chrétiens, qui tous deux l'appelaient *la ville sainte*, elle était l'objet sacré de leurs discordes et le but précieux de leurs guerres mortelles. Baudouin I<sup>er</sup>, autrefois comte d'Édesse, tenait d'une main glorieuse l'épée que son frère Godefroy lui avait léguée; toujours à cheval, il défendait les marches de son royaume contre les incursions continuelles des Sarrasins; la tente était son pavillon royal, la selle du coursier son trône, le glaive lui tenait lieu de sceptre, et le casque était la seule couronne qui eût pesé sur son front. Il voyait autour de lui, parmi ceux qui étaient ses frères d'armes, et non ses courtisans, quelques-uns des héros de la première croisade: Tancred, dont le nom, le caractère et les hauts faits ont suffi à illustrer un poème; Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, dont la postérité malheureuse devait devenir elle-même l'objet d'une nouvelle croisade; Bohémond d'Antioche, l'Ulysse de ces guerres homériques. Baudouin du Bourg, qui devait hériter du royaume de Jérusalem, après ses deux

cousins; Josselin de Courtenay, dont le corps, cassé de vieillesse, était animé par l'âme la plus intrépide; tant d'autres enfin dont les noms sont inscrits dans les chroniques ou dans les pages de ce poème, écrit au milieu d'un camp et sur un bouclier, et qui a donné aux héros de la croisade plus de retentissement que la voix mâle des plus graves historiens.

Les sultans de Damas et de Moussoul, plusieurs émirs de la Mésopotamie avaient rassemblé une armée de trente mille hommes, et ils inondaient la Galilée. Les bords du Jourdain, les rives du lac de Genezareth, ces lieux dont le nom seul est si cher aux chrétiens, furent le théâtre d'une guerre sanglante. Le roi de Jérusalem essaya de combattre un ennemi si dangereux; mais il fut défait par les Sarrasins, dans les vallées voisines du mont Thabor. Le gouverneur d'Antioche, les comtes d'Édesse et de Tripoli vinrent au secours de Baudouin; mais pendant qu'ils se défendaient sur les montagnes, les villes de la Palestine étaient ravagées par les musulmans; Jérusalem fut menacée; la grosse cloche du Saint-Sépulcre annonçait l'approche de l'ennemi; les femmes, les enfants, les vieillards, enfermés dans leurs maisons ou prosternés devant les tabernacles, attendaient la décision de leur sort... Tout à coup, on entendit dans la ville sainte le son rauque et sauvage des trompettes musulmanes: les soldats de la croisade s'armèrent et engagèrent le combat dans les rues contre une petite troupe de Sarrasins qui étaient entrés par surprise. Un jeune chevalier, que de graves blessures avaient retenu longtemps à Jérusalem, se joignit à ce combat; mais soudain des cris déchirants frappèrent son oreille; ils semblaient venir d'une rue étroite et sombre... Le jeune homme, sans calculer le péril, s'engagea dans ce défilé, et aperçut trois jeunes filles sans voile, sans manteau, les cheveux épars... elles se défendaient de leurs faibles forces contre plusieurs mu-

(1) Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, a reproduit les guerres de son mari sur une tapisserie, appelée communément *la tapisserie de Bayeux*. C'est un monument curieux des arts domestiques au onzième siècle.



sulmans qui les voulaient entraîner. L'une d'elles attachait ses bras délicats aux colonnes d'un vieux portique, et meurtrissait son beau front contre le marbre en résistant aux efforts de ses ravisseurs ; la seconde se débattait dans les bras d'un Sarrasin, et, d'une voix suppliante, elle invoquait la mère de Dieu et la reine des vierges ; la troisième, épuisée, mourante, était couchée presque évanouie, sur la croupe d'un cheval qui devait l'emporter.

« Ah ! félons ! s'écria le jeune homme, que Dieu et saint Georges m'assistent à cette heure ! »

Il lança son cheval et tomba sur ces lâches comme un vengeur que le ciel envoyait à l'innocence. La javeline des Sarrasins se colora deux fois dans son sang, mais il resta ferme sur ses étriers, et au bout de quelques minutes de combat, il vit trois de ses ennemis terrassés à ses pieds, et les deux autres, pressant de la voix et de l'éperon leurs agiles coursiers.

Resté seul avec les jeunes filles, il ôta son casque, essuya la sueur et le sang qui coulaient de son front et dit humblement : « Loué soit Dieu et sa sainte mère ! »

— Noble seigneur ! s'écria la plus jeune des damoiselles, vous êtes blessé ?

— C'est peu de chose, répondit-il en rougissant, cela ne mérite pas votre attention. Permettez-moi, nobles damoiselles, de vous reconduire en votre logis... Le bruit du combat a cessé et les rues doivent être sûres.

— Nous demeurons non loin d'ici, dit l'aînée ; nous revenons de l'église du Saint-Sépulcre, lorsque ces infidèles ont fondu sur nous. Sans vous, messire... Mais daignez nous accompagner jusqu'auprès de notre mère adoptive, c'est là seulement que les orphelines de Raymond de Ros-taing pourront vous témoigner leur reconnaissance. »

Dame Isabelle les accueillit avec des larmes et des transports d'allégresse. Les

jeunes filles essayaient de remercier leur libérateur, mais la modeste rougeur qui colorait ses joues mâles et l'embarras de sa contenance interrompaient ces propos flatteurs. Enfin, Blanche, l'aînée, prit la parole, et les yeux baissés, l'air calme et grave, elle dit :

« Dans le moment où j'ai senti que les forces me manquaient et que mon honneur, qui m'est mille fois plus cher que la vie, allait peut-être recevoir une mortelle atteinte, j'ai élevé mon âme à Dieu, et je lui ai promis, s'il daignait me sauver, de lui consacrer ma vie dans le monastère du mont Carmel. Ma mère, mes sœurs, et vous, seigneur, vous êtes mes témoins : je n'aurai d'autre époux que Jésus-Christ. »

Aléys, à son tour, serrant la main de Blanche, dit avec émotion :

« Une même pensée nous a inspirés. En présence du péril, j'ai promis au Seigneur de vouer ma vie au service des malades et des pèlerins. Je suis désormais la servante des pauvres : me punisse Dieu si je manque à mon devoir ! »

Raymonde ne disait rien : elle regardait ses sœurs et des larmes coulaient sur ses joues.

« Et vous, ma fille, lui avez-vous fait aussi un vœu, à Dieu ? Vous semblez troublée, expliquez-vous sans détour... Parlez ! » dit dame Isabelle.

La voix basse, oppressée, les yeux baissés vers la terre, Raymonde répondit :

« Lorsque j'étais abandonnée de tout secours humain, j'ai promis à Dieu, s'il m'envoyait un libérateur, de ne rien refuser à celui-ci, de ce que la foi, l'honneur et la prud'homme me permettraient de lui accorder. »

Le chevalier, qui avait les yeux attachés sur elle, s'émut à ces mots ; il s'approcha et dit avec un grand trouble :

« Damoiselle, aviez-vous compris dans cette promesse le don de votre foi jurée aux autels ? »



Elle n'osa répondre. Il mit un genou en terre et ajouta :

« J'ose la réclamer ; si votre cœur n'est pas engagé... soyez ma dame, ma femme et ma compagne.

— J'ai promis devant Dieu, dit timidement Raymonde.

— Mais, chevalier, interrompit dame Isabelle, nous ignorons...

— Je suis de noble lignage, répondit-il, je me nomme Raoul de Theude et je possède aux bords de l'Escaut un châtel où ma mère m'attend.

— Je serai sa fille, » dit Raymonde. Et sa main tomba dans celle du chevalier.

Deux ans s'étaient écoulés. Minuit venait de sonner au monastère du mont Carmel, asile de la contemplation, nid d'où l'âme solitaire s'élançait comme une colombe vers les régions célestes. La lune, large et brillante, reflétait sa lumière dans la mer, qui semblait un second ciel lumineux et constellé, et pénétrant par les arceaux de la chapelle, elle mêlait sa blanche clarté à celle de la lampe qui brûlait continuellement devant le tabernacle. La chapelle était muette : une religieuse se tenait prosternée en oraison au pied de l'autel. Elle portait la robe de bure, le manteau blanc et le voile noir des professes. Dans le monde, on la nommait Blanche de Rostaing ; dans le cloître, elle avait pris le nom de sœur Saint-Paul, en mémoire de l'illustre solitaire du désert de Scété. Sa destinée était accomplie. Unie à son Dieu par la pénitence et la charité, elle goûtait les mystérieuses délices que, même ici-bas, le Verbe divin réserve à ses amantes, comme les prémices d'une meilleure vie. Les mains jointes, les yeux fixés sur ce tabernacle qui recélait l'immortel époux, elle répétait d'une voix émue les paroles sacrées du cantique : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui ; je l'ai posé comme un sceau sur mon cœur, jusqu'à ce que le jour éternel se lève et que les ombres de la mortalité déclinent...*

La même nuit, dans l'hospice de Jérusalem, la sœur Aléys récitait les prières suprêmes de l'agonie auprès d'un vieux soldat de la croix, que de graves blessures entraînaient au tombeau. Les rideaux de lin de la couche étaient relevés et laissaient voir le guerrier combattant son dernier combat. Son front mâle était inondé d'une froide sueur, ses yeux jetaient dans le vide de longs regards, et ses mains affaiblies erraient convulsivement sur la couverture. Aléys, vêtue d'une robe grise et portant une coiffe et une guimpe de toile, était debout auprès de lui : d'une main, elle lui soutenait la tête, de l'autre, elle lui montrait le crucifix. Elle était belle, belle encore sous cet humble vêtement d'hospitalière, et près de ce vieux soldat, elle semblait à la fois une fille respectueuse, une sœur tendre, un ange de consolation et de paix. Sa voix douce et un peu tremblante résonnait seule dans le silence de cette vaste salle ; elle disait :

« Sors de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père, qui t'a créée, du Fils, ce Dieu vivant qui a souffert pour toi, du Saint-Esprit, de qui tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers nés de l'Eglise. Que Dieu se lève et dissipe les puissances de l'abîme !... »

Elle fut interrompue : la tête du soldat retombait lourde et inanimée... il n'était plus ! Sœur Aléys leva les yeux... son regard implorant semblait suivre cette âme qui venait de s'élever vers le ciel... elle pria un instant... et puis, après avoir rejeté le drap sur le cadavre, sans prendre de repos, elle s'approcha du lit d'un autre malade...

Le lendemain de cette nuit, le château de Theude était en grande fête. On venait de porter aux fonts baptismaux le premier-né du mariage du sire Raoul de Theude et de la noble Raymonde de Rostaing. Celle-ci, assise entre ses deux mères (car dame Isabelle



avait suivi en Europe sa fille adoptive) attendait dans la grand'salle de son château le retour de l'époux et du nouveau-né. Elle était belle et parée : un double écusson ornait sa robe, une riche aumônière pendait à sa ceinture, et une couronne d'or retenait autour de son front le voile aux plis légers et gracieux. Tout était autour d'elle splendeur et richesse ; dans son âme tout était amour et bonheur. Et lorsque les joyeuses fanfares retentirent dans les cours, lorsque son jeune époux revint vers elle, lorsque son fils fut couché sur ses genoux, lorsqu'elle entendit au dehors

les cris reconnaissants des pauvres auxquels on distribuait de l'argent, des vêtements et des vivres, et lorsqu'en levant ses yeux, elle ne rencontra que des visages amis, des regards souriants... alors son cœur déborda de félicité, elle tendit la main à Raoul, en disant : « Oh ! que je suis heureuse ! »

Ainsi fut exaucé le vœu de chacune des trois sœurs : heureuses et bénies toutes les trois : l'une au pied des autels, l'autre, au chevet des malades ; la troisième, au sein d'une famille vertueuse !

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT

## UN CORDON-BLEU SOUS LA RÉPUBLIQUE.

Victoire ! Victoire ! où est donc Victoire ? qu'on la cherche partout, qu'on me l'amène. Pitou ! tu n'as pas vu Victoire ? — Non, caporal. — Et toi, Durand ? — Caporal, je crois qu'elle est à la distribution. — Il s'agit bien de distribution ! Tiens, mon garçon, tu es un bon enfant, va vite la chercher, dis-lui qu'elle vienne sans tarder. Va !... si tu me l'a ramènes, je te donnerai la goutte pendant deux jours, gratis. — J'y cours, caporal.

Celui qui se lamentait ainsi était le père Benoît, caporal à la 62<sup>e</sup> demi-brigade, alors en Vendée ; celle qu'il cherchait et qu'il appelait avec tant d'inquiétude était sa fille, vivandière à la même demi-brigade. Jolie, brune et sage, elle avait ce maintien qui fait que, même dans un régiment, une jeune fille est respectée sans être obligée d'employer la colère ou les menaces. Elle était spécialement chargée de préparer le repas très-frugal du général en chef, et ce général l'appelait son cordon-bleu.

Durand remplit très-bien sa commission, et quelques instants après il ramena Victoire.

« Arrive donc ! s'écria Benoît, d'aussi loin qu'il l'aperçut ; arrive donc ! il n'y a pas un moment à perdre.

— Qu'y a-t-il ? demanda la jeune fille, inquiète.

— Ce qu'il y a !!! Il y a que le général, que j'ai rencontré tout à l'heure dans le camp, m'a confié les nouvelles les plus importantes ; il était avec son état-major. « Père Benoît, m'a-t-il dit, j'ai à te parler, attends là un instant. » Puis se tournant vers les chefs, il leur dit :

« Fatigués des nombreux et sanglants combats qui se sont succédé depuis que le commandement m'a été confié, les *Blancs* me font proposer une suspension d'armes. La rude journée d'hier n'a pas épuisé seulement les forces de l'ennemi, nous avons fait aussi de cruelles pertes, et je crois qu'un peu de repos nous est nécessaire. D'ailleurs, je vous l'ai dit, le gouvernement de la république veut essayer de la modération, il espère par là engager les rebelles à quitter leurs chefs ; j'ai pensé qu'en prenant toutes les précautions nécessaires, je pouvais faire les conditions



d'un armistice. J'ai donc engagé le général ennemi à venir à mon quartier-général avec quelques-uns des siens; il est de l'honneur de la république qu'ils soient reçus avec calme et respect. En venant, ils prouveront leur confiance en notre loyauté; prenez des mesures pour que l'armée se montre digne de cette marque d'estime. »

Les officiers se retirèrent et je restai seul avec le général.

« Père Benoît, me dit-il en me frappant sur l'épaule, dis à mon cordon-bleu que mon intention est, après l'entrevue que je vais avoir avec les officiers vendéens, de leur offrir à dîner... qu'elle fasse de son mieux. »

— Pour ce qui est de son zèle, répondis-je, vous pouvez y compter; mais c'est que dans ce diable de pays-ci, il est plus facile de battre les gens que de les régaler. On y rencontre plus de balles de plomb que de petits pois, et je vous assure qu'il y a derrière les buissons plus de mauvais gars que de lièvres ou de perdreaux.

— J'en sais quelque chose, me dit le général en me frappant de nouveau amicalement sur l'épaule; mais que veux-tu, mon vieux, à la guerre comme à la guerre! on n'est pas tenu à l'impossible... recommande-lui de faire de son mieux, et je compte sur elle. »

Comprends-tu maintenant ce qu'il y a? comprends-tu de quelle importante mission te voilà chargée, toi, Victoire Benoît? Tu l'as entendu! le général a dit: « Il est de l'honneur de la république, que ces officiers soient bien reçus. » Te voilà donc chargée de soutenir l'honneur de la république sous le rapport de la cuisine; tu auras à faire! car, ne l'oublie pas, les chefs des *Blancs* sont tous des ci-devant; ils sont habitués à manger de bons morceaux; ce sont, comme on dit dans notre pays, des bœcs fins; te voilà prévenue, je compte sur toi.

En venant t'annoncer cette grande nouvelle j'ai un peu maraudé et je t'apporte

quelques provisions: un pot-au-feu, un rôti; tu verras pour le reste, car je ne pourrai pas t'aider, je suis de grand'garde. Mais mon capitaine est un bon enfant, et quand l'armistice sera publié, je tâcherai qu'il me permette de venir te donner un coup de main, à l'heure de servir.

— Savez-vous bien, mon père, que ça n'est pas facile de faire un bon dîner avec rien?

— Tu n'en auras que plus de mérite, mon enfant. Mais j'entends le rappel, je te laisse; du courage et tout ira bien. Adieu! je reviendrai pour être témoin de ton triomphe. »

Le caporal prit son sac et son fusil et s'éloigna rapidement.

Victoire se mit aussitôt à l'ouvrage et prépara tout ce qui lui était nécessaire. Nous la laisserons s'occuper des soins peu intéressants de la cuisine, mais nous la retrouverons plus tard au moment décisif.

Quelques heures après le départ de Benoît, une grande agitation se manifestait dans le camp; toute la troupe était sous les armes, les tambours battaient aux champs, les officiers vendéens se présentaient avec confiance; on leur rendait les honneurs militaires dus à leur grade; le général avait été au-devant d'eux et les conduisait à sa tente. C'était un beau spectacle que de voir ces hommes qui, la veille encore, combattaient avec acharnement, s'accueillir maintenant avec courtoisie. On pouvait remarquer d'un côté la politesse cérémonieuse d'hommes habitués aux usages du grand monde, de l'autre la franche cordialité de soldats familiers avec les usages des camps et qui ne voient des ennemis que sur le champ de bataille.

Une longue conférence eut lieu dans la tente du général; les conditions de l'armistice y furent discutées avec loyauté. Ni faiblesse d'un côté, ni jactance de l'autre. C'était une trêve que les deux partis trouvaient nécessaire dans l'intérêt de



l'humanité, et dont les bases furent honorables pour tous.

Dès que cette convention fut arrêtée et signée par les deux états-majors, elle fut proclamée dans les deux camps; les soldats vendéens se préparèrent, selon leur usage, à retourner chez eux jusqu'au jour fixé, et les soldats républicains à prendre un repos qui leur était si nécessaire.

L'heure du repas était arrivée, et le général avait déjà envoyé deux fois savoir si tout était prêt; mais chaque fois on lui avait répondu qu'on trouvait bien dans la cantine de Victoire des apprêts de cuisine, mais qu'elle n'y était pas. Contrarié de ce retard, le général employa toutes les ressources de son esprit pour faire prendre patience à ses hôtes : il parla de la situation de la France, des bienfaits de la paix, du bon vouloir de la république; mais voyant le temps qui s'écoulait, et craignant que les Vendéens ne doutassent de sa bonne foi s'il les retenait plus longtemps, il donna ordre de prendre tout ce qu'il y avait dans la cantine de Victoire et de le servir dans sa tente.

Quelque soldats de bonne volonté se mirent à l'ouvrage, et peu d'instants après on vint avertir que tout était prêt.

« Vous m'excuserez, messieurs, si je ne vous reçois pas d'une façon plus brillante, mais nous n'avons pas ici tout ce que nous voudrions avoir; cependant, j'ai une petite cantinière qui s'en tire assez bien.

— Si, comme nous l'espérons, général, vous voulez accepter à votre tour notre invitation, nous serons forcés, à plus forte raison, de réclamer votre indulgence, car nous ne sommes pas mieux fournis que vous, et nos *cordons bleus* feraient, je crois, très-mal la cuisine. »

On se mit gaiement à table; mais, grand Dieu! quel désappointement pour le général républicain quand il ne trouva pour offrir à ses hôtes qu'un potage qui n'avait été ni écumé ni salé, et dans lequel les légumes brillaient par leur absence; des

ragoûts desséchés sans être cuits; un rôti charbonné d'un côté et tout cru de l'autre; enfin rien de présentable, rien de mangeable!

Le général allait se mettre en colère, mais en voyant rire ses hôtes, il se maîtrisa et leur dit :

« Vous voyez, messieurs, que je vous ai beaucoup exagéré l'hospitalité que j'espérais vous donner.

— Soyez sans regret, général, répondit l'officier vendéen; l'histoire nous apprend que les Spartiates, ces modèles des républicains, ne se nourrissaient que de brouet noir; il paraît que votre cordon-bleu en a retrouvé la recette qu'on croyait depuis longtemps perdue.

— Je suis convaincu, messieurs, que vous ne pensez pas que tout ceci soit une plaisanterie, mais je veux savoir ce qu'il y a là-dessous. Qu'on aille chercher Victoire!

— Général, elle n'y est pas.

— Eh bien! qu'on amène Benoît. Vous permettez, n'est-ce pas, messieurs, dit le général aux officiers vendéens, que je cherche une excuse à vous présenter?

— Vous n'en avez pas besoin, général. Ah! si vous étiez obligé de nous en présenter une pour chacune des fois où vous nous avez empêché de dîner, vous auriez fort à faire.

— C'est possible, mais je ne vous avais pas invité ce jour-là. »

Au même instant, Benoît entra dans la tente; sa figure était bouleversée, le désespoir était peint sur son front, il tenait à la main ses galons de caporal qu'il avait arrachés.

« Général, dit-il d'une voix sombre et en se jetant à genoux, je suis un homme déshonoré, perdu! péri! abîmé! faites-moi fusiller, je l'ai mérité! je dépose mes sardines (1), je ne suis plus digne de les porter!

(1) Les soldats appellent sardines les galons de caporal.



— Comment, plus digne de les porter ? et qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce que j'ai fait ! j'ai fait 'que je n'ai rien fait, et voilà mon opprobre. Je suis humilié par mon enfant et humilié devant des *Blancs* encore ! Je vous le répète, mon général, faites-moi fusiller.

— Je craignais que ce ne fût plus sérieux ; mais enfin, comment se fait-il que...

— Je l'ignore, hélas ! mais Victoire n'est plus ma fille, je la renie.

— Allons ! calme-toi, mon vieux camarade, ces messieurs t'excusent et moi aussi.

— Que je me calme, mon général ! c'est impossible. Quand je vois cet ignoble pot-au-feu, j'écume de rage... à l'aspect de cet infâme rôti, je brûle de colère.

— Oh ! oh ! dit le général en riant aux éclats, c'est du fanatisme. Parbleu, messieurs, si je n'ai pas pu vous donner à dîner, au moins je vous donne la comédie. Allons ! allons ! reprends tes *sardines* dont nous ne pourrions même pas faire un hors-d'œuvre, et tâche de retrouver ta fille.

— Là voilà qui accourt, dit le factionnaire.

— La voilà !... retenez-moi, je ne serais pas maître de ma fureur. »

On vit entrer d'un air à la fois humble et calme une fille de dix-sept à dix-huit ans, la tête nue, le tablier taché de sang.

« Te voilà donc, enfant dénaturée, fille maudite... Tiens ! regarde, contemple les fruits de ton infâme conduite ! oseras-tu bien survivre à un pareil affront ? oseras-tu bien m'appeler ton père ? »

Les Vendéens riaient de tout leur cœur en voyant le désespoir comique de ce pauvre Benoît qui avait pris une pose vraiment tragique.

« Te voilà devant tes juges, réponds !

— Comment se fait-il, ma chère Victoire, lui dit le général avec douceur, que toi qui es l'exactitude même, tu manques à ton devoir, précisément un jour comme celui-ci ? »

Durand, qui avait apporté une partie de ces malheureux plats, causes de tant d'événements, s'avança timidement en roulant son bonnet de police dans ses mains et dit à demi-voix :

« Mon général, c'est moi qui suis le premier fautif... »

— Toi ! malheureux, s'écria Benoît ; oh ! bien ! je t'en ferai manger de la consigne, tu peux y compter !

— Mon général, reprit Durand, voilà comme quoi. A ce matin, mademoiselle Victoire me dit comme ça : Durand, pendant que j'apprends ce que j'ai là, vous devriez bien tâcher de me trouver des légumes dans les environs. Volontiers, que je lui dis ; et me voilà parti. Au bout de quelque temps je reviens avec pas mal d'objets que j'avais trouvés dans des enclos abandonnés. On a beau être soldat, que je lui dis, ça fait toujours de la peine de voir souffrir comme les deux *Blancs* que j'ai trouvés là bas, près d'un petit hangar ; bien sûr qu'ils sont là depuis hier, ils sont dans un état que ça m'a fait pitié ! — Et ils sont seuls ? qu'elle me demande. — Tout seuls, et en plein soleil encore aussi ; ils gémissent, que ça m'a fendu le cœur ! — Durand, me dit aussitôt mademoiselle Victoire, restez là, je vais revenir ; il n'est pas tard, j'aurai encore le temps ; ne laissez pas éteindre le feu. » Et elle partit en courant du côté que je lui avais indiqué.

Il se passa pas mal de temps et mademoiselle Victoire ne revenait pas ; voilà que tout à coup j'entends le roulement de la soupe ; croyant que mademoiselle Victoire ne tarderait pas, je remis du bois dans le feu, et le rôti devant, tout près, et puis je m'en fus manger la soupe.

— Ainsi tu as quitté ton poste, et devant le feu, encore !

— Le feu de la cuisine, mon général... demandez au caporal si je me sauve devant celui de l'ennemi.

— Mais tout cela ne nous dit pas pourquoi Victoire a déserté ?



— Je suis bien plus coupable, moi, général, répondit Victoire, car j'ai passé à l'ennemi.

— Malheureuse ! s'écria Benoît.

— Oui !... Lorsque j'arrivai à l'endroit que Durand m'avait indiqué, je vis deux hommes étendus à terre, baignés dans leur sang qui coulait de larges blessures ; il y en avait un jeune qui devait être un officier, et un plus âgé habillé en paysan. Ils paraissaient souffrir beaucoup, le jeune surtout, le sang caillé lui couvrait tout le visage et allait l'étouffer ; je courus mouiller mon tablier dans l'eau d'un petit ruisseau que j'avais traversé en venant, et je parvins à laver la blessure et à lui rendre la respiration et l'usage de ses yeux mourants. Je nettoyai ainsi les plaies de ces deux malheureux, ce qui les soulagea... Je ne croyais pas mal faire, quoique ce soient des *Blancs*.

— Non, mon enfant, dit le général ; un blessé n'est plus un ennemi.

— Mais cela ne suffisait pas, ils avaient besoin de soins plus savants, je pensai à venir chercher un chirurgien-major ; je dis aux blessés que j'allais revenir et je courus aux ambulances. Hélas ! après une journée comme celle d'hier, les chirurgiens ont de la besogne, et il n'est pas facile d'en trouver d'inoccupés ; cependant à force de chercher je finis par découvrir un petit aide qui pouvait disposer d'un peu de temps et qui consentit à venir avec moi.

Lorsqu'il vit les blessés, il fit la grimace, soit parce que c'étaient des *Blancs*, soit pour exprimer qu'il n'en espérait pas grand chose. Cependant comme il avait sa trousse, il se mit en devoir de les panser ; mais il fallait l'aider, tenir les blessés pendant qu'il opérerait ; puis il n'avait pas assez de charpie, j'en fis avec mon mouchoir, avec mon bonnet, tout cela prit du temps. De plus il était impossible de laisser ces deux blessés exposés à l'ardeur du soleil. Il y avait quelques bottillons de paille

sous le bangar, nous y fîmes un lit sur lequel nous portâmes les deux malades qui se trouvaient bien soulagés.

— Merci, cent fois, merci, mademoiselle, dit le général vendéen en se levant et en saluant respectueusement la jeune fille ; au nom de toute l'armée royale, recevez nos remerciements.

— Vous voyez, messieurs, dit le général, qu'il y a du bon parmi les républicains.

— Nous n'en avons jamais douté, général. Maintenant, nous espérons que vous êtes persuadé que nous ne regrettons pas votre diner.

— Et c'est là, dit le général en tendant la main à la jeune fille, ce que tu appelles passer à l'ennemi ?

— Non, général, et si j'étais revenue à ce moment-là, je serais encore arrivée à temps pour qu'on ne s'aperçût pas trop de mon absence. Mais au moment où j'allais m'éloigner, les blessés me firent signe d'approcher, et le plus jeune me dit d'une voix si faible que je fus obligée de me mettre à genoux pour l'entendre :

« Mademoiselle, vous avez eu la bonté de nous amener le médecin du corps, celui qui soulage les douleurs, nous en sommes reconnaissants ; mais combien nous le serions davantage, si vous pouviez nous procurer le médecin de l'âme, celui dont la parole et les prières nous donnent la force de mourir avec calme et résignation ! »

Hélas ! monsieur, lui répondis-je, il n'y a pas de prêtres dans notre armée. — Je le sais, dit-il, mais il y en a dans la nôtre ; le jeune médecin qui nous quitte nous a appris qu'il y avait un armistice ; si vous vouliez aller jusqu'à l'avant-garde, en disant l'objet de votre mission, vous réussiriez, je l'espère ; et comme j'hésitais, il ajouta :

« Mademoiselle, au nom de votre mère, si vous avez le bonheur de la posséder ; au nom de son souvenir, si vous avez eu le malheur de la perdre, ne me



refusez pas ! que grâces à vous, ma pauvre mère qui va tant pleurer en apprenant qu'elle ne doit plus me revoir, ait du moins la consolation d'apprendre que je suis mort chrétiennement, et elle vous bénira. »

Sa voix était si suppliante, les yeux de son camarade, qu'une blessure empêchait de parler, semblaient m'implorer avec tant de ferveur ! et puis il m'avait parlé de ma bonne mère que j'ai bien pleurée et pour laquelle je prie Dieu tous les jours, c'était au nom de son souvenir qui m'est si cher qu'il m'invoquait... je ne pus résister... je partis.

Je franchis rapidement la distance qui me séparait de ce qu'on appelle le camp vendéen et qui n'est, à vrai dire, qu'un ramassis de paysans armés ; j'expliquai ce que je venais chercher, un de ces hommes me servit de guide et nous cherchâmes un prêtre. Mais les prêtres étaient aussi occupés dans ce camp que les chirurgiens dans le nôtre, et nous fûmes longtemps avant d'en pouvoir trouver un qui pût s'absenter.

Enfin, je réussis ! un vénérable vieillard consentit à me suivre. Quand on le vit partir, plusieurs *Blancs* lui dirent : « Prenez garde, monsieur le recteur, ne vous fiez pas trop aux *Bleus*. — Je me fie à Dieu, répondit le saint homme en levant les yeux aux cieux, que sa sainte volonté soit faite ! »

Malheureusement son âge ne lui permettait pas de marcher aussi vite que moi dans les sentiers difficiles que nous avions à parcourir, et le trajet que j'avais fait si lestement nous prit encore bien du temps ! Enfin, je retrouvai le hangar. A l'arrivée du prêtre les deux blessés reprirent courage. En voyant le recteur s'agenouiller près d'eux, je m'agenouillai aussi, et je récitai une de ces prières que ma bonne mère m'avait apprises à prononcer auprès de nos frères mourants sur le champ de bataille. Puis, le plus jeune me demanda mon nom : Victoire Benoît, lui répondis-je, de la

62<sup>e</sup> demi-brigade. — Que Dieu vous bénisse, ajouta-t-il, pour tout le bien que vous nous avez fait. » Enfin je m'éloignai... En route, je compris l'énormité de ma faute, et je viens vous demander pardon, général. »

Tout le monde pleurait, jusqu'au père Benoît, malgré sa colère.

« Ta faute ! dit le général, plaise à Dieu, mon enfant, qu'on en commette souvent de pareille ! Tu viens de rendre à la république un de ces services qui effacent tous les nôtres... nous ne pouvons que la faire redouter ; toi, tu l'as fait aimer ; nous ne savons que combattre ; toi, tu sais consoler. Oh ! j'en suis sûr, ta douce et bienfaisante action nous ramènera plus de cœurs que nos armes n'ont pu vaincre d'ennemis. A toi donc la plus noble victoire. Au nom de la république française, je te glorifie et te remercie !

— Et nous, noble et digne jeune fille, au nom de l'armée catholique et royale, au nom de tout ce qui aime et respecte le courage et la beauté, nous vous bénissons ! Votre nom restera gravé dans nos cœurs et nos prières et nos vœux vous suivront partout. »

Il fallait voir la figure du père Benoît ; il regardait sa fille, il regardait le rôti brûlé, il regardait les généraux, il pleurait, il riait, il voulait parler, il ne le pouvait pas ; il ne savait plus du tout où il en était, et si ce n'avait été le mouvement nerveux qui l'agitait, on aurait pu le prendre pour une statue.

• Caporal Benoît, lui dit le général, rends-moi tes sardines!... bien!... et maintenant... Sergent Benoît, embrasse ta fille!

— Quoi ! comment ! général!... est-il possible?... ah ! mon Dieu !

— Embrasse ta fille, te dis-je, et sois fier d'être son père. Puis, après, tu iras donner des ordres de ma part pour que les deux blessés vendéens soient transportés ici et qu'ils aient tous les soins nécessaires....



Voilà, messieurs, le dessert du dîner fantastique que je vous avais promis.

— Soyez sans inquiétude, général, reprit Victoire en s'arrachant des bras de son père, ma faute sera réparée. Quand je suis revenue au camp, tout le monde savait déjà le désappointement dont j'étais la cause, et comme tout le monde vous aime, chacun s'est mis à la besogne : en ce moment toutes les marmites bouillent, tous les feux du camp dorent d'excellents rôtis, et dans un instant tout sera réparé... j'espère qu'alors on ne m'en voudra plus.

— A merveille ! reprit le général, tout te réussit aujourd'hui, et c'est bien juste. »

A ce moment on vit entrer Benoît d'un air radieux ; il était suivi de deux ou trois escouades de soldats qui portaient des gamelles pleines d'une soupe odorante, de rôtis magnifiques ; on en couvrit la table,

et bientôt, à la disette succéda l'abondance.

« Général ! dit le chef des Vendéens, voulez-vous permettre que cette digne jeune fille, qui doit être fatiguée, prenne place à cette table, entre nous deux ? »

— Je n'osais pas vous le proposer, monsieur, mais je le désirais vivement. Viens, Victoire, viens te placer entre les deux camps, comme la douce colombe qui leur a peut-être apporté le rameau d'olivier.

— Vive le... vive la... vive tout le monde ! » s'écria avec enthousiasme Benoît, quand il vit sa fille à table entre les deux généraux.

Lorsque la Vendée fut pacifiée, lorsque le calme fut rétabli, Victoire, recherchée et accueillie par la famille de celui qu'elle avait secouru, obtint une noble et douce récompense de sa bonne action.

A. JADIN.

## LA FONTAINE ET LE SAULE.

Au pied d'une colline aride,  
Une fontaine jaillissait,  
Et de temps en temps remplissait  
Un frais bassin creusé par son onde limpide.  
Rarement elle suffisait  
Pour former un ruisseau qui baignait la vallée ;  
Car le soleil la tarissait,  
Et nulle ombre, nulle feuillée  
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.  
Dans le temps qu'elle en gémissait,  
Voilà qu'un jeune saule, enfant de la nature,  
Loin d'elle dépérissait,  
Abaissant sa pâle verdure  
Que nulle eau ne rafraîchissait.  
La fontaine compatissante,  
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,  
Et, pour aller le secourir,



Elle fait un effort, et détourne sa pente.  
Tout à l'entour du tronc, déjà mort à moitié,  
Bientôt le doux ruisseau serpente,  
Il baigne la racine, il humecte le pied ;  
Il renouvelle enfin la sève nourissante  
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché  
Et reporte la vie à la tige mourante  
Du pauvre saule desséché.  
Soudain il reverdit, il étend son feuillage ;  
Il se penche ; non plus par défaut de vigueur,  
Mais pour couvrir de son ombrage  
La fontaine, sa tendre sœur,  
Sa bienfaitrice, son amie,  
Celle qui lui rendit la vie,  
Et dont il peut enfin être le protecteur.  
A son tour il veille sur elle,  
Son ombre de la source entretient la fraîcheur.  
S'échappant du ruisseau, l'onde à grands flots ruisselle,  
Et va courir dans le vallon,  
Parmi les fleurs et le gazon  
Qu'elle embellit et renouvelle.  
C'est ainsi qu'il se faut l'un l'autre secourir :  
La bienveillance mutuelle  
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

LAURENT DE JUSSIEU.

## MELANGES.

### LA VILLE DE PARIS.

Le vaisseau qui vient d'être mis à la mer, à Rochefort, est l'un des plus beaux de notre marine. Il fut commencé en 1807, il y a quarante-trois ans. Confié d'abord à un ingénieur habile, M. Chaumont, qui a doté nos constructions navales d'ouvrages remarquables ; on a successivement choisi pour le continuer les hommes les plus expérimentés.

Ce navire, lui aussi, s'est ressenti de nos phases politiques, soit par l'inaction où restait son chantier, soit par l'activité

qui y régnait, soit enfin par les divers noms qui lui ont été donnés.

En 1807, il fut baptisé : *La Ville de Vienne* ; notre armée triomphante venant de planter son drapeau sur la capitale de l'Autriche.

La paix venue et l'ardeur de la victoire éteinte par tant de larmes, le vaisseau *la Ville de Vienne* perdit son nom et reçut celui de *Duc d'Angoulême* ; ce prince était alors grand amiral de France.

Plus tard, on lui donna un nouveau nom,



celui de *Comte de Paris*, pour arriver, toujours en traversant nos fluctuations politiques, à porter le nom de : *la Ville de Paris*, sans doute parce que la bonne ville a ses flots aussi, et vogue sur une mer orageuse!... Enfin, c'était *la Ville de Paris* dont le lancement attirait à Rochefort plus de dix mille étrangers.

A midi, la population accourue ondoyait jusqu'à une grande distance; les brillants uniformes de l'administration, ceux des ingénieurs, ceux si élégants des officiers de marine, le pittoresque costume des matelots, la casaque rouge des forçats et l'activité des ouvriers du port, offraient un curieux spectacle autour de cette masse imposante qui semblait railler les hommes et leur dire : « Vous êtes si petits, que votre œuvre vous dépasse bientôt et pourrait vous écraser tous! — Oui, mais toi qui tiens tant de place, toi qui sembles si puissant, tu vas obéir à notre voix, » pouvaient lui répondre les hommes.

*La Ville de Paris* est un vaisseau de 120 canons. Son intérieur est divisé en cinq étages, savoir :

Le *faux-pont*, au-dessous duquel se trouve la *soute aux poudres*, et la *cale*, où se mettent les provisions de bouche. Du *faux-pont* on monte sur le *premier pont*, qui porte des canons du calibre de 36; de là, sur le *second pont*, portant des calibres de 24; ensuite sur le *troisième pont*, armé de canons de 18, et enfin on arrive sur les *gaillards*, qui sont armés ordinairement de caronades d'un fort calibre.

Au-dessus de ces étages, et à l'arrière du vaisseau, est encore un demi-plancher, nommé *dunette*, sous lequel est placé l'appartement de l'amiral.

Ce vaisseau coûtera, tout équipé, plus de 2,500,000 fr. Sur son chantier, il me semblait avoir de 60 à 70 pieds de hauteur, sur à peu près le double de longueur; c'était comme une cathédrale; sans clocher, cependant, car les mâts, les cordages, les voiles ne sont mis à un navire

que lorsqu'il est à l'eau; c'est plus tard aussi qu'il est armé. Telle que nous la voyions, *la Ville de Paris* pesait, m'a-t-on dit, 2,500,000 kilogrammes, ou 2,500 tonnes environ; elle pèsera le double lorsqu'elle sera munie de son matériel et montée par les 1,200 hommes qui doivent former son équipage. Les trois ponts se reconnaissent extérieurement par trois rangs de *sabords*, espèces de fenêtres carrées qui laissent passer chacune la bouche d'un canon.

La cérémonie a commencé par de la musique militaire; ensuite, le clergé est venu prêter son concours à cette solennité, et mêler ses pompes religieuses aux pompes de cette fête imposante. Un autel, orné de nos divers drapeaux maritimes, s'élevait en face du navire. L'aumônier du port, entouré de nombreux ecclésiastiques, a prononcé la belle prière latine dont voici la traduction :

« Nous vous prions, Seigneur, d'être propice à nos vœux et de bénir ce vaisseau de votre sainte droite, ainsi que tous ceux qui y sont portés, comme vous avez daigné bénir l'arche de Noé se promenant au déluge; que Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre fils, leur tende sa main qu'il a tendue au bienheureux Pierre marchant sur la mer, et qu'il commande aux tempêtes, pour que la tranquillité soit faite, et que vos serviteurs, dans leur cours prospère, parviennent au port désiré. »

Après cette prière, l'aumônier a prononcé un discours très-touchant, auquel le préfet-amiral a répondu par quelques nobles paroles.

Ensuite le clergé a fait processionnellement le tour du vaisseau, et pendant que le prêtre officiant lui jetait l'eau bénite, l'assistance chantait l'*Ave Maris Stella*, sur un bel air de Choron. Ces chants, cet hymne à la Vierge, *Etoile du Marin*, réveillaient dans les cœurs tous les sentiments religieux; et certainement chacun de nous priait tout bas, pour qu'un ciel pur brillât



constamment sur ce navire auquel seront confiées tant de chères destinées !

Les forçats qui étaient là pour travailler à des manœuvres qui ne sont pas sans danger, avaient tous le bonnet vert, témoignage d'une condamnation à perpétuité ; lorsque la procession a passé devant eux, ils se sont agenouillés et courbés vers la terre... était-ce le crime terrassé par la religion, ou le repentir s'humiliant devant le signe du pardon ? les désespérés de cette vie saluaient-ils l'espérance d'une meilleure vie promise aux remords, à la souffrance ?... qui le sait !...

Le clergé venait de se retirer, le tambour battit, les manœuvres commencèrent. Le navire en chantier repose sur un plan incliné vers l'eau qui doit le recevoir ; il est maintenu de chaque côté par une quantité d'accords, énormes poutres partant des flancs du bâtiment pour s'appuyer sur le sol. Lorsqu'on procède au lancement, on enlève un à un, par des moyens ingénieux, chacun de ces accords. Quand il n'en reste plus que quelques-uns, les ouvriers se portent sur l'arrière, et afin de disposer l'énorme masse au mouvement, ils la frappent avec un ensemble parfait, guidés par une espèce de chant... On enlève les derniers accords... le navire n'est plus retenu que par un câble... la foule devient muette, immobile, tous les regards sont attachés au vaisseau ; les sabords se garnissent de marins, d'ouvriers dont plusieurs tiennent une hache pour trancher les liens qui, à chaque sabord, attachent le bâtiment à l'énorme câble ; les officiers, les ingénieurs sont debout sur les gaillards... Le vaisseau *la Ville de Paris*, détaché de ses étais, reste debout, maintenu par les lois de l'équilibre, admi-

nablement observées par les constructeurs. L'ingénieur chargé de terminer le navire, et qui, à ce titre, avait la mission de le lancer, M. Rossin, prend sous l'avant la place d'honneur, celle où il y a le plus de danger ; après avoir encore tout examiné, il commande... et les derniers cordages sont coupés (1). Aussitôt le vaisseau craque, s'ébranle, glisse majestueusement, plonge dans le fleuve qui était venu le chercher à trois heures, par la marée montante, et le refoule avec une telle puissance, qu'on vit ses eaux s'élever puis retomber dans le chantier, qu'elles inondèrent. C'était l'occasion de parodier ce vers :

Le flot qui l'emporta recule épouvanté !

Pendant son dernier adieu à la terre, tout s'agitait sur *la Ville de Paris* : travailleurs, matelots, soldats, officiers, saluaient par des cris de joie et de victoire, auxquels les spectateurs répondaient avec enthousiasme.

Autrefois, un cri distinct, unique, partait du navire et de la foule ; aujourd'hui, je puis assurer qu'il y avait aussi harmonie parfaite dans la joie patriotique que chacun éprouvait en voyant l'heureux lancement de ce nouveau géant des mers, et que chacun criait : Vive la France !

M<sup>me</sup> EMMA FERRAND.

(1) Autrefois, c'était le moment où l'on attendait avec une affreuse anxiété le dénoûment d'un drame cruel : Un homme était chargé d'enlever le dernier appui qui, sur l'arrière, retenait le navire ; presque toujours cet homme était victime de cette opération ; aussi choisissait-on un condamné à mort ; et si le navire l'épargnait, on lui faisait grâce.



## CHRONIQUE MUSICALE.

Le commencement de l'automne n'est jamais fertile en productions musicales, mesdemoiselles, et ce dernier mois n'a rien mis au jour de bien remarquable, sinon un morceau très-facile pour le piano, sur la romance : *Courage, pauvre mère*, de F. Bonoldi, par Ad. Fumagalli, jeune compositeur italien, aussi remarquable pour le feu et l'originalité de la composition, que pour le goût et le fini de l'exécution. Il a publié aussi, dans le courant de l'année, quelques morceaux de force moyenne, tels que *le Génie de la danse*, *la Sérénade espagnole*, et *la Capriciosa*, tyrolienne charmante, son œuvre de prédilection.

G. Daniele, l'auteur de la première *schotish* originale, vient d'en faire paraître une seconde, qui, réunissant les mêmes qualités, est appelée au même succès.

*Olessia* est une polka-mazurka facile et gracieuse d'un compositeur savant et rempli de goût, M. O. Comettant.

La *Belle Hongroise*, polka de S. Tamburini, et les *Montagnards*, valse de Li Talsi, sont deux petits morceaux qui peuvent

servir d'agréables distractions aux jeunes personnes qui commencent le piano.

Nous vous recommandons aussi, en attendant les albums de l'année prochaine qui vont bientôt paraître, les romances de M. F. Bonoldi, entre autres, *l'Hirondelle*, poésie de M. de Lamartine; *Courage, pauvre mère*, *le Fuseau d'Isabelle*, jolies compositions qui semblent faites pour vous; et comme objet d'études agréables, les *vocalises* du même auteur.

Dans peu de temps, les albums vont pleuvoir, et il faudra bien recueillir pour vous quelques gouttes de cette pluie. Déjà M. Labarre, l'habile harpiste, vient de faire paraître un recueil de six romances parmi lesquelles je vous citerai : *Tout ou rien*.

Mais en adoptant quelques-unes de ces compositions légères, il ne faut pas négliger les études sérieuses qui vous conduiront à un vrai talent musical. Armez-vous de résolution, de persévérance, et allez retrouver Rodolphe ou Panseron, Viguerie ou Bertini, qui vous attendent.

JULES LOUVET.

## Economie Domestique.

### SIROP DE GOMME.

Achetez 125 grammes (4 onces) de gomme arabique, mettez cette gomme dans une petite terrine, jetez dessus un demi-litre d'eau tiède et couvrez-la; vingt-quatre heures après, lorsqu'elle est fondue, passez-la à travers un linge placé dans un entonnoir posé dans une bouteille.

Mettez dans une casserole 750 grammes (une livre et demie) de sucre, jetez dessus un verre et demi d'eau, placez la cas-

serole sur le feu, laissez fondre votre sucre; lorsqu'il a bouilli un quart d'heure, mêlez-y votre eau de gomme, remuez bien le tout ensemble, laissez jeter un bouillon, retirez la casserole, versez dans ce mélange deux cuillers de fleur d'oranger et laissez refroidir avant de mettre ce sirop de gomme en bouteilles. Vous en avez à peu près un litre.



EAU DE BOTTOT,

*Dentifrice liquide.*

Achetez 7 grammes 8 décigrammes (2 gros) de girofle.

31 grammes 25 centigrammes (1 once) d'anis.

7 grammes 8 décigrammes (2 gros) de canelle.

1 gramme 95 centigrammes (1/2 gros) de cochenille.

93 centilitres (1 pinte) d'eau-de-vie à 22 degrés.

Pilez tous ces ingrédients ensemble, mettez-les dans une cruche, versez dessus l'eau-de-vie et laissez-les infuser huit jours au soleil en été, près du feu en hiver; filtrez le tout au travers d'un papier gris placé dans un entonnoir posé dans une bouteille, et ajoutez-y 3 grammes 9 décigrammes (un gros) d'huile essentielle de menthe poivrée.

MANIÈRE DE NETTOYER LE NANKIN, LES ÉTOFFES DE SOIE ET DE LAINE.

Achetez chez un droguiste 70 grammes de carbonate de soude, écrasez-les, jetez dessus de l'eau tiède; lorsque tout est bien fondu, ajoutez de l'eau en quantité suffisante pour laver une robe ou les morceaux

qui la composent; faites tiédir cette eau, posez votre robe ou l'un après l'autre vos morceaux d'étoffe sur une planche, brossez-les légèrement à l'endroit, puis à l'envers, et rincez-les dans de l'eau fraîche.

CORRESPONDANCE.

Ma chère amie, je suis bien paresseuse aujourd'hui; en voyant les nombreux objets qui couvrent notre planche, la plume me tombe des mains... C'est que j'ai des choses difficiles à bien t'expliquer... Si du moins Florence venait à mon aide... Allons chez elle, me dis-je en mettant mes gants et mon chapeau; maman me donnera sa femme de chambre. Je descends l'escalier... et me trouve face à face avec... devine?... avec Florence!... Son cœur lui avait dit que j'avais besoin d'elle... « Voilà de l'amitié! m'écriai-je en l'entraînant dans ma chambre et l'asseyant devant un bon feu pour faire sécher ses petits pieds; que je suis malheureuse de n'avoir rien à faire pour toi! — Ne te préoccupe pas de cette idée, me répondit-elle avec un doux sourire, travaillons, nous causerons après. »

J'approchai ma table du feu, j'avançai du papier, une plume, et Florence s'apprêta à écrire ce que je lui dictai.

Description de la planche XI.

Le n° 1 est un col qui se brode au point d'armes (au point de sable) partout où tu vois un pointillé, en points à jour où tu vois des petites étoiles, et le reste au plumetis. L'extérieur se couvre d'un point de feston et se garnit d'un picot. Ce col, bien exécuté, sera plus beau qu'une belle dentelle.

— Oui, me dit Florence, mais il faut habiter la province, et n'avoir pas de maison à gouverner pour entreprendre un pareil ouvrage, digne d'une religieuse.

Le n° 2 est le dessin d'une bande de broderie anglaise pour bas de jupon, bandes de bonnet de nuit et de pantalon. Si on



veut l'employer pour ces bandes qui forment échelle sur le devant d'un fichu-guimpe, les entre-deux qui séparent ces bandes seront formés d'un rang de ces étoiles, mais plus rapprochées; un pareil entre-deux servira aussi pour le petit collet auquel on coudra cette bande de broderie anglaise.

Le n° 3 est un entre-deux de cette même broderie. On y fronce le haut d'un de ces pantalons de petite fille ou de petit garçon, qui ne descendent qu'au bas des genoux. On y fronce aussi le bas des manches larges de percale qui se portent sous les manches pagodes.

Le n° 4 est un entre-deux qui se brode au plumetis, et le fond des roses, en points à jour. Cet entre-deux se brode au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline; si la robe a deux plis, trois plis, on brode ce dessin au-dessus de chaque pli.

Le n° 5 est le fond d'un bonnet d'homme; il se brode en soutache bleue ou verte sur casimir noir; ou en soutache d'or sur velours rouge, vert ou noir.

Le n° 6 est la moitié de ce bandeau.

Le n° 7 est un écusson qui s'exécute en broderie anglaise en points de cordonnet, ou en points de feston, ce qui fait que chaque rond est un œil de perdrix. Tu feras un accent aigu au-dessus de Zoé et non un accent grave comme l'a mis le dessinateur.

Zoé s'écrit... c'est-à-dire se fait en broderie anglaise, plumetis et cordonnet, ou bien en points de feston, cordonnet et yeux de perdrix.

Le n° 8 est un bracelet qui s'exécute en tricot-corail. Tu achètes une pièce de belle soutache de laine ponceau, ces pièces sont, dit-on, de 50 mètres, mais elles n'en ont réellement que 45; elles coûtent 1 fr. 50. Tu as un jeu d'aiguilles en fer de 6 millimètres de circonférence, tu en prends deux, avec cette soutache tu montes trois mailles, tu tricotes une espèce de jarretière en ayant soin de faire toujours la première

maille; et lorsque tu as tricoté dix aiguilles, tu rabats tes trois mailles, l'une par dessus l'autre, comme si tu fermais un talon de bas. Quand tu as fait quatorze petits morceaux de ce tricot, tu prends du cordonnet de soie ponceau, tu l'enfiles dans une aiguille à coudre, tu prends un de ces morceaux, tu en réunis proprement les deux bouts en renfermant en dedans les brins de soutache qui le commencent et le terminent; puis tu passes cette aiguille au milieu des mailles d'un des bords; tu serres ta soie; tu passes de même l'aiguille dans les mailles de l'autre bord, tu serres ta soie, tu l'arrêtes, et tu as une perle. Lorsque les quatorze perles sont faites, tu enfiles dans un passe-lacet un brin de soutache et tu le passes au milieu du petit cercle qui se trouve au centre de chacun des côtés de ces perles; tu arrêtes un des bouts de la soutache, sous la dernière perle; à l'autre bout, tu y fais une boucle que tu arrêtes sous l'autre dernière perle, et tu les arrêtes toutes sur le brin de soutache, par un point, à des distances égales. Ce bracelet doit avoir 14 ou 15 centimètres de large. Il te restera de la soutache que tu pourras employer pour faire des cadeaux à tes amies.

— Ajoute, ma chère Jeanne, que ce genre de travail que tu as donné au mois de mars, a repris avec fureur; que les jeunes personnes, les mères et les grand-mères portent des bracelets en tricot-corail, qu'on en fait de mille façons, par exemple: on monte deux mailles, on ne tricote jamais la première, on fait 46 centimètres de ce travail, on le plie en trois, on réunit, avec une aiguille enfilée de soie ponceau, ces trois bouts à chacune des extrémités du bracelet; à l'une on forme une boucle avec la fin de la soutache, à l'autre on coud un bouton doré et ciselé qui coûte 15 centimes... total 80 centimes pour une paire de bracelets formés de trois rangs de corail. Il y a encore une autre manière: au lieu de faire 46 centimètres de



ce travail, on en fait 52, puis on tourne trois fois le bracelet avant de le placer sur son bras.

On fait aussi des bracelets tricotés de même en soutache de laine vert-Chambord... cela devient un sentiment. En soutache de laine noire, pour deuil.

— Je te remercie de ces détails, car nous ne sommes pas fâchées de ce que la mode nous permet de porter des bijoux... à condition qu'ils seront de notre façon.

Le n° 9 est un tricot à carreaux.

Chaque carré se compose de trois mailles. Il faut toujours que le nombre de mailles puisse se partager en trois, et quel que soit leur nombre l'on ajoute toujours une maille. Ne te fie pas à ce modèle qui ne représente exactement ni la grosseur des aiguilles, ni la quantité des mailles, ni la grandeur des carreaux.

Pour cet entre-deux monte 10 mailles, 9 formeront trois carreaux, plus, une maille.

**1<sup>er</sup> TOUR. A l'endroit.** Tricote une maille, jette ton fil sur ton aiguille de droite, prends une maille sans la tricoter, tricote deux mailles, rabats sur ces deux mailles la maille non tricotée — jette le fil sur ton aiguille de droite, prends une maille sans la tricoter, tricote deux mailles, rabats sur ces deux mailles la maille non tricotée — jette le fil, prends une maille sans la tricoter, tricote deux mailles et rabats sur ces deux mailles la maille non tricotée. C'est ainsi que doivent finir tous les premiers tours, quel que soit le nombre des mailles, et l'on en a toujours le même nombre sur chaque aiguille.

**2<sup>e</sup> TOUR. A l'envers.** Tricote simplement les mailles et les brides.

**3<sup>e</sup> TOUR. A l'endroit.** Prends la première maille sans la tricoter, tricote deux mailles, rabats sur ces deux mailles la maille non tricotée — jette le fil, prends une maille sans la tricoter, tricote deux mailles, rabats sur ces deux mailles la maille non tricotée — jette le fil et tricote

la maille qui te reste. C'est ainsi que doivent finir les 3<sup>es</sup> tours, quel que soit le nombre des mailles.

**4<sup>e</sup> TOUR. A l'envers.** Tricote simplement les mailles et les brides.

Reprends le 1<sup>er</sup> tour, continue jusqu'au 4<sup>e</sup> et recommence toujours de même.

Avec du fil fin et de fines aiguilles, tu fais des entre-deux, des pelotes. Avec de la laine de la couleur de l'étoffe d'un fauteuil fané, et des aiguilles proportionnées à cette laine, tu fais des bras et un dossier pour ce fauteuil. Avec de la laine fine, et de très-grosses aiguilles en bois, tu obtiens un dessin très-léger, très-original, pour cache-nez, pour collier, pour marmotte. Tu peux varier l'effet de ce tricot en changeant de laine à chaque tour à l'envers.

Les n° 10, 11, 12 et 13 servent à former un porte-monnaie arabe ayant la forme d'un portefeuille. — Achète de la colle de farine — une feuille de carton de 15 centimes — une longue agrafe, et une petite porte de laiton — 6 centimètres de velours de soie, vert, très-léger — 6 centimètres de percaline gros-bleu — un morceau de maroquin rouge de 8 centimètres carrés — 19 paillettes d'or — du fil d'or — une petite rosace de 8 pétales de couleur rouge, et une petite feuille de parchemin. Taille un morceau de carton, à partir des chiffres 1 du haut du n° 10, jusqu'aux chiffres 1 du bas du n° 12, puis un autre morceau à partir des chiffres 2 du milieu, jusqu'aux chiffres 2 du bas. Couvre légèrement de colle ces deux morceaux de carton et place dessus deux morceaux de velours taillés de même.

Le n° 13 se trouvera compris dans le morceau de velours taillé sur le n° 1, car il ne représente que le dessus de ce n° 10, celui qui se rabat, et ne peut se voir puisqu'il est derrière.

Lorsque le velours est sec, prends la feuille de parchemin, dessine dessus, avec un crayon, l'encadrement intérieur et le dessin n° 13, l'encadrement intérieur et



le dessin n° 12, place ces dessins comme ils sont indiqués sur ces modèles 13 et 12, prends dans ta main gauche le modèle n° 12, brode le dessin sur le parchemin, avec un fil d'or, en traversant carton et velours, et de manière à ce que le parchemin dépasse la broderie d'un millimètre tout autour; sur l'encadrement intérieur, tu fais un point de tige; et tu couds les 8 paillettes. Tu brodes de même le n° 13, tu ajoutes la rosace et tu la retiens par la paillette que tu places au milieu.

Avec un canif, tu fais une fente au centre de l'espèce de feuille qui forme le centre du dessin du n° 12, tu y introduis, par l'envers, la tête d'une porte, qui ressort à l'endroit, et dont tu rabats à l'envers les deux branches — puis, à la pointe du n° 13 tu places, à l'envers, une longue agrafe dont tu vois la tête et le pied au n° 10 qui te représente l'envers de ce n° 13.

Lorsque tu as brodé ces dessins et leur encadrement, tu enduis légèrement de colle l'autre côté des morceaux de carton et tu colles dessus la percaline bleue, en ayant soin de la rabattre sur la bande de parchemin qui couvre le haut du n° 12, là tu la couds à longs points arrière avec un fil d'or.

Prends le morceau de maroquin rouge, taille-le sur une hauteur de 8 centimètres carrés, découpe-le comme tu le vois découpé, et jusqu'où tu le vois; place-le sur le modèle n° 10, de manière à ce que l'envers se trouve du côté où sont les chiffres 11. Ce maroquin doit rabattre sur le n° 12, et sert à séparer les grosses pièces d'avec les petites.

A présent, tu places sur le n° 12 (sur le velours) la bande de parchemin qui l'entoure à l'extérieur, tu l'y arrêtes, en faisant, avec une aiguille enfilée de fil d'or, des points qui forment ces dents. — Tu fais de même au bas et aux deux côtés du n° 10 (sur le velours), et autour du n° 13 (sur le velours), puis tu couds le n° 11 (le maroquin) au bas et aux deux côtés du

n° 12; ensuite, avec une aiguille enfilée de soie jaune, tu fais un surjet qui réunit le n° 12 avec le bas du n° 10. Sur ce surjet, tu passes un fil d'or.

Rabats le n° 10, et l'agrafe que tu vois à la pointe ira s'accrocher sur le n° 12, à la porte qui laisse passer sa tête au milieu d'une espèce de feuille. Le porte-monnaie sera fermé.

Ce cadeau riche et gracieux peut être offert aussi bien à un homme qu'à une femme, son genre arabe permettant l'or et le velours.

— Ah ça ! ma pauvre Jeanne, la plume m'en tombe des mains... Tu as dû pâir et rougir vingt fois de travail et de fatigue en faisant une pareille description.

— Ne m'en parle pas, ma chère. Il ne me reste plus qu'à prier nos amies de ne me lire que si elles veulent faire un porte-monnaie. Du reste, ce travail leur sera utile pour quelques jolis ouvrages, que j'ai à leur indiquer, et le plus difficile sera fait pour elles et pour moi. Passons à chose plus aisée; reprends ta plume.

Le n° 14 est le dos d'un manteau-paletot qui se taille double ou simple, selon la largeur de l'étoffe.

Le n° 15 est l'un des devants; il renferme la manche. Les pointillés indiquent le milieu de cette manche, et la place de ce qui est l'entournure. Des signes disent où le devant se réunit au dos, où les deux côtés de la manche se réunissent sous le bras. Ce manteau, fait en velours, n'aurait besoin d'aucun ornement, en casimir noir il serait orné d'une broderie en soutache.

— Oui, à condition que ce serait un dessin grec, composé ainsi : quatre rangs de lacet de soie noire, espacés entre eux de trois centimètres, et le premier placé à trois centimètres du bord; derrière, au milieu du bas du manteau-paletot, une grecque; une à chacune des pointes du devant, une de chaque côté de la poitrine, où le manteau-paletot s'attache avec des agrafes, une au milieu du haut du man-



teau, sur le cou, et une sur le milieu du bas de chaque manche.

Il n'y a que le velours noir qui puisse se doubler de soie blanche, le casimir et le mérinos noir se doublent de soie pareille. Pour petite fille, ce vêtement pourrait être de couleur moins sombre : blanc, gris, gros-bleu, avec les mêmes ornements, mais en soutache blanche sur le blanc et le gris, et en noire sur le gros-bleu.

Le n° 16 est la moitié du dos et la pièce de côté d'un corsage *Leczinska*.

Le n° 17 est la moitié du devant.

Le n° 18 est la manche, elle se fronce où se trouvent les chiffres 14, sur une longueur de 4 centimètres.

Le n° 19 est un revers qui se coud à partir du bas du devant de ce corsage et va s'arrêter au bas du dos. Des signes indiquent où ce revers doit être cousu. Mais je te prévins que ce revers n'est pas indispensable, car il ôte au corsage son caractère Louis XV, seulement il sied mieux aux personnes minces ou qui ont les épaules étroites. Cette robe se fait en étoffe de soie glacée, damassée ou rayée. Les couleurs à la mode sont : gros-vert glacé de noir, marron glacé de rouge, rouge glacé de noir ; les étoffes rayées sont : vert et noir, marron et rouge, bleu et marron ; les damas sont : noir, gris, gros-bleu, gros-vert ; ces robes se garnissent d'une bande d'étoffe pareille, festonnée à l'emporte-pièce, ou garnie d'une petite blonde noire ou blanche et plissée à la vieille, autour du dos, sur la poitrine, au bas des manches et du côté du revers qui n'est pas cousu à la robe.

En dedans, on met un fichu-guimpe, monté du haut sur un entre-deux auquel est cousu une petite dentelle.

Le n° 20 est la passe d'un bonnet de nuit qui se fait en jaconas.

Le n° 21 est le fond ; il se coud à la passe ainsi qu'il est placé.

Au milieu de ce fond on sème l'étoile du dessin n° 2.

On garnit cette passe de trois rangs de

bandes hautes de 5 centimètres, festonnées et brodées comme le dessin n° 2. Pour le premier rang, celui du tour extérieur de la passe, on met 1 mètre 10 centimètres de long, il se coud tout autour. — Le deuxième rang a 70 centimètres, il se coud au-dessus du premier et ne va que jusqu'au chiffre 21. — Le troisième a 60 centimètres, il s'arrête au même chiffre. — Une autre bande de 60 centimètres se coud autour du fond. Ces bandes se fau-x-ourlent et cachent, en retombant l'une sur l'autre, les points qui les ont cousues ; la bande du fond se fronce, et pour cacher ces fronces, on place dessus un petit morceau de jaconas, large d'un centimètre, sans compter les deux remplis ; ce petit morceau est cousu de chaque côté, à points arrière : l'un de ces points sur le fond, l'autre sur les fronces de la bande. Pour serrer ce bonnet on fait derrière une coulisse, en plaçant un petit morceau en dessous, à partir du chiffre 21, jusqu'au chiffre 21 1/2, et l'on y passe un ruban de jaconas, faux-ourlé, large de trois centimètres. Pour brides on fau-x-ourle deux rubans larges de six centimètres que l'on coud entre les chiffres 21 et 22.

Pour bonnet du matin, on peut employer du tulle au lieu de jaconas, le broder de même, passer dans la coulisse un ruban de taffetas blanc, gros-bleu, gros-vert ou rose, et mettre des brides en taffetas pareil.

Au lieu de broder le tulle, on peut employer de la dentelle et ne pas broder le fond, ce sera moins négligé. Pour une bonne-maman on double ce bonnet en soie blanche ou rose ; le rose va très-bien aux cheveux blancs.

Le n° 22 est la moitié de la passe d'une calèche ; le pointillé du haut t'indique qu'elle se taille double. Cette calèche se porte pour aller au bal, au jardin ; et comme il n'y a plus de fleurs au jardin, mais au bal, tu feras donc celle-ci pour aller au bal. Elle sera en satin blanc, bleu ou rose, selon ta fantaisie. Elle se



ouate, elle se double de satin pareil, et se pique, le dessus et le dessous à part, de manière à former des carreaux larges de 3 centimètres carrés. (Deux des pointes doivent se trouver l'une en haut, l'autre en bas.) Lorsque tu réunis le dessus au-dessous, tu attaches au-dessous trois minces baleines placées comme l'indique le pointillé.

Le n° 23 est la moitié du fond; il se coud à la passe, ainsi que tu le vois placé, et ne se fronce que du haut. Derrière, dans le bas, on place en dessous une bande de satin, à partir des chiffres 36 1/2 jusqu'au commencement du pointillé; dans cette coulisse, on entre un étroit ruban de satin qui sort en dessus à travers deux boutonnières, et se noue en fronçant à la fois le fond et le bavolet. On achète du ruban de satin large de 3 centimètres, on le plisse à plis ronds que l'on arrête par un point; quand il est plissé, on le coud autour de la passe pour cacher les points qui réunissent le dessus au-dessous; puis, autour du fond, excepté au bas qui se fronce avec le bavolet.

A la place d'une ligne pleine, posée en biais, au bas de la passe, au-dessus du chiffre 9, on place en dessous un ruban de satin.

Si tu veux porter cette calèche, à pied, dans la rue, tu peux la faire ainsi: le dessus en satin noir, le dessous en satin rose, jaune, rouge ou bleu; les rubans de satin qui se plissent autour de la passe et du fond, qui se nouent en fronçant le fond, et le bavolet, seront noirs; les rubans de satin posés en dessous seront rose, jaune rouge ou bleu. Ces calèches sont indispensables aux bonnes-mamans, car elles sortent souvent à pied pour aller le soir faire leur partie de wisk ou de boston, et leur coiffure est ordinairement un petit bonnet. Le manteau paletot leur convient aussi, mais sans la grecque: une bande de fourrure serait plus convenable.

— Je te sais bon gré de t'occuper de la

toilette des bonnes-mamans; elles s'occupent avec tant de soin de la toilette de leurs petites-filles, que vraiment c'est justice. Continue, j'écris.

— Le n° 24 est un tablier de petite fille; il se fait en jaconas, garni de petits plis et d'une bande de broderie anglaise. Les revers sont garnis de même et redescendent jusqu'au bas de la taille où ils sont cousus sous la ceinture, formée d'une bande de jaconas, double. Le devant de ce tablier est formé d'entre-deux en broderie anglaise et de bandes de jaconas ornées de petits plis.

— Pardonne-moi si je t'interromps; mais j'ai une observation à te faire. Il me semble que ces petits plis sont maintenant à la mode. Dame! ça ne jette pas tant d'éclat que la broderie anglaise... mais c'est plus comme il faut. J'ai vu des fichus de mousseline dont les deux devants étaient ornés chacun de dix petits plis de 3 millimètres, espacés entre eux de 3 millimètres, le jabot était une bande de dix petits plis pareils, terminés par une dentelle haute d'un centimètre et demi; la bande et la dentelle plissées en tuyaux d'orgue. Le col, pareil au jabot et plissé de même, était cousu à un petit collet. — J'ai vu des mouchoirs de batiste encadrés de petits plis, puis d'un ourlet haut de 2 centimètres et ornés d'une dentelle haute de 2 centimètres froncée tout autour. Deux simples lettres gothiques étaient brodées à un des coins... J'ai trouvé cela très-joli, car je n'aime que les choses qui n'attirent pas les yeux.

— Non-seulement je te pardonne, mais je te prie en grâce de me faire tes observations; nos amies auront toujours quelque chose à y gagner... Maintenant reprends ta plume.

Le n° 25 est un bonnet en application d'angleterre, garni d'une dentelle pareille pour bavolet. Ce bonnet est monté sur une carcasse de tulle blanc, à laquelle sont attachées, de chaque côté, trois roses sans



feuilles ; on pose dessus une barbe en application sur laquelle on attache deux autres roses. Ce bonnet est pour une jeune femme. Il peut se faire en tulle de soie ou en crêpe lisse, le bavolet et la barbe entourés d'un ourlet haut de 3 centimètres, cousu à points passés entre l'ourlet et son rempli. L'ourlet doit se trouver en dessus.

Le n° 26 est un fichu de dessous en mousseline, qui se compose d'entre-deux de tulle, d'une bande de mousseline bouillonnée, coupée sur l'épaule, où elle se réunit à celle qui est bouillonnée sur le dos. Une dentelle haute de 4 centimètres est froncée à l'entre-deux qui tient au bouillonné ; elle se plisse en tuyaux d'orgue.

— C'est fini, n'est-ce pas ? — Ah ! tu me demandes grâces ?... Eh bien ! non, ce n'est pas fini, nous avons encore ce qui complète la planche de la grande édition... Mais le plus difficile est fait... Allons, ma chère, sois généreuse jusqu'au bout...

Le n° 27 est le quart d'un mouchoir qui se brode en points de feston.

Le n° 28 est le quart d'un autre mouchoir qui se brode en points de feston à l'extérieur et dans l'intérieur au plumetis et en yeux de perdrix.

Le n° 29, *Esther*, se brode en points de feston.

Le n° 30, *Zélie*, se brode au plumetis et au point de cordonnet.

Le n° 31 est le dessin d'une pèlerine de toute petite fille. Il se fait en broderie anglaise.

Les n° 32 sont les deux jokeys qui se taillent en même temps que cette pèlerine.

Le n° 33 est une manche qui se coud sous le jokey ; le dessin du bas se relève sur la manche.

Le n° 34 est un entre-deux qui s'exécute au plumetis et en broderie anglaise. Cet entre-deux ferait fort bien au-dessus de l'ourlet d'une robe de petite fille, ou au-dessus de l'ourlet d'un de nos jupons.

Le n° 35 est un entre-deux qui se brode

au plumetis, sur mousseline ou sur tulle. Il s'emploie pour y monter des bas de manches bouffantes, ou des fichus de dessous. Cet entre-deux forme aussi un de ces petits collets auxquels on fronce une petite dentelle. Il se brode encore entre les plis d'une chemise d'homme.

Le n° 36 est un entre-deux qui se brode au plumetis, au-dessus de l'ourlet et au-dessus des plis d'une robe de mousseline.

Le n° 37 est la moitié du dos du katzaweck dont je t'ai donné la moitié d'une manche et l'un des devants sur la planche X.

Le n° 38 est le devant d'un manteau-paletot ; tu jugeras de son ensemble en le voyant sur le recto de cette planche.

Le n° 39 est le dos.

Te voilà libre ! viens que je t'embrasse, et les deux pieds sur les chenets, causons ! — Je ne demande pas mieux... La séance a été longue !... *Comment gouvernes-tu les plaisirs ?* comme disent les personnes prétentieuses. — Mais j'ai peu de *sujets* de ce genre à gouverner. Nous sommes occupées de la pose des tapis, des rideaux, et dans ce Paris où, dit-on, les ouvriers, les ouvrières sont sans ouvrage, on ne peut en trouver d'inoccupés. On rencontre ses amies tout affairées, elles vous évitent, ou bien vous jettent ces mots en courant : Ne venez pas me voir, j'arrive de la campagne, mon appartement est dans un désordre... — As-tu reçu beaucoup de questions de nos amies de province ? car je peux dire *nos*, n'est-ce pas ?... tu me le permets ?... — Comment donc ! mais je t'en prie... Oui, et tu vas m'aider à y répondre. L'une se marie, elle est grande et brune ; elle désire plaire à son époux le jour de ses noces, il me semble que c'est un désir bien naturel. Comment doit être mise la mariée pour être belle ? — Voilà ! elle aura une jupe de gros-de-Naples blanc, un peu longue du derrière ; par dessus cette jupe une jupe de tulle de Bruxelles, uni, garnie de trois volants de



dentelle en application d'angleterre, si elle est riche ; sinon, garnie de trois volants, ornés d'un ourlet haut de 2 centimètres. Un corsage montant en gros-de-Naples blanc, lacé derrière, recouvert d'un corsage de tulle ; les deux corsages cousus ensemble, afin que les plis de la poitrine ne s'en aillent pas les uns d'un côté, les autres d'un autre. Des manches de gros-de-Naples longues, en biais, ou à deux coutures ; sur ces manches des manches *pagodes*, en tulle de Bruxelles, garnies de trois rangs de plus petite dentelle, du même dessin que celle de la jupe ; à son corsage elle ajoutera des revers de gros-de-Naples (taillés sur le n° 19 de la planche XI), ils seront recouverts de tulle, et garnis de trois rangs de dentelle de même hauteur que celle des manches ; autour du cou, la mariée aura une ruche formée de cette même dentelle ; mais si la mariée n'est pas riche... — Ce qui, ma chère Florence, ne l'empêchera pas d'être belle. — Tu m'interromps toujours... Si elle n'est pas riche, elle n'aura qu'une ruche de dentelle autour du cou, et pas de garniture à ces revers ; gants blancs ; souliers de satin blanc ; cheveux en bandeaux, guirlande formée de fleurs de bruyère, bien légère ; voile formé d'une écharpe en application d'angleterre. Si la mariée n'a pas de volants de dentelle, son voile sera d'un tulle semblable à celui de sa robe, et orné d'un ourlet haut de 2 centimètres. Pour que ce voile d'un mètre de large tombe bien jusqu'à la tête du volant du bas, il faudrait mettre aux quatre cornes quatre glands de soie blanche, ayant la forme de petits œufs. Point de bijoux, des diamants aux oreilles, si elle en a — Des oreilles ? — Des diamants ! Nous avons toutes des oreilles — C'est juste ! et nous n'avons pas toutes des diamants — ce que tu as toi, ma chère Jeanne, c'est un esprit moqueur, tu ne me passes rien... Mais j'en ris avec toi... car il est vrai que ma phrase était un peu amphigourique... Et c'est si bon de rire... — Allons ! tu es bonne !

Ta toilette est très-bien : la mariée n'aura pas froid en allant à la mairie, à l'église, et pourra supporter les regards des curieux. En changeant de coiffure, en portant bracelets et bijoux, elle pourra, dans cette même toilette, assister à un dîner de *retour de noce*. Mais une autre de nos amies se marie aussi, elle est petite, grasse et blonde ; comment l'habillerais-tu ? — Tes éloges m'encouragent. Celle-ci aurait une robe de satin blanc, la jupe, toujours un peu plus longue derrière, aurait deux rangs de haute dentelle cousue à plat ; le corsage à pointe, lacé derrière ; les manches pagodes garnies de trois rangs de dentelle plus petite, les manches de dessous en tulle de soie, montées sur un entre-deux couvert d'une ruche de petite blonde ; le tour du cou, garni d'une dentelle froncée, rabattue sur le dos et sur la poitrine ; le voile de tulle de soie ; les cheveux en bandeaux ornés d'une guirlande de roses ou de camélias entremêlés de jasmin. Le voile, roulé sur lui-même, serait placé au-dessus des cheveux de derrière, tournés en corde, de là il se déploierait et couvrirait les épaules. — Maistu ne me parles ni du bouquet, ni de la couronne de fleurs d'oranger ? — La couronne, qui n'est qu'une petite branche, s'attache derrière, du côté gauche, entre le voile roulé et les cheveux tournés en corde. — Je te remercie. Moi, je n'ai pas remarqué de grands changements jusqu'à présent dans nos modes. Je n'ai vu que des capotes en velours, très-évasées, peu de chapeaux. Les couleurs sont : vert, grenat, gros-bleu et feutre. Si l'on porte des bandeaux bouffants, les ornements du dessous sont placés au bas de ces bandeaux ; si l'on porte les cheveux en longues boucles, les ornements se placent au-dessus de ces boucles ; si l'on porte des bandeaux plats, les ornements sont formés de velours, de dentelle tournés l'un autour de l'autre et remplissent le vide qui se trouverait sous la passe ; sur ces capotes, nous ne mettons rien, mais les dames peuvent y



faire poser des fleurs de fantaisie et des feuillages en velours ainsi mélangés : vert et noir ; grenat et jaune ; gros bleu et noir ; feutre et rouge. Pour les chapeaux habillés, en velours épinglé bleu, en satin rose, vert-Chambord ou en tulle blanc, les dames les ornent de blonde ou de dentelle, et portent sur le côté gauche des bouquets de petites têtes de plumes d'autruche, ou de marabouts. Les petits garçons ont d'énormes pèlerines semblables au manteau de Crispin ; ils les portent en velours ou en flanelle écossaise. En fait de lingerie j'ai remarqué une camisole de nuit assez avantageuse. C'était la forme la plus simple : un col rabattu, monté à un petit collet, des manches montées du bas sur un poignet haut de 4 centimètres ; à ce poignet une manchette était cousue qui rabattait sur le bras ; puis, et c'est ici qu'est l'innovation, l'inédit, comme disent les journaux de modes, une garniture haute de douze centimètres était cousue, froncée à cette camisole, comme elle serait cousue autour d'une robe décolletée. Cette garniture coupait la monotonie du dos, habillait les épaules et dissimulait l'absence du corset. — Ah ! permets-moi de rire de ton style, ma chère !... *Couper* la monotonie d'un dos de camisole ! *habiller* des épaules ! *dissimuler* l'absence d'un corset ! mais *Cathos* et *Madelon*, ces précieuses ridicules, ne diraient pas mieux. — Crois-tu que j'aie réussi ? — A merveille ! — Tu me flattes. — J'assistais à une première représentation au Théâtre-Français, et j'ai remarqué des toilettes bien fraîches : c'étaient des robes de taffetas blanc, rose, paille ; corsage montant et plat ; manches à deux coutures entr'ouvertes du bas pour laisser passer un bas de manche de tulle, ou, des manches pagodes, garnies d'une bande d'étoffe froncée à deux têtes, garnies d'une petite blonde blanche. Quelques-unes de ces robes, faites en redingote, étaient fermées par des nœuds de satin, ou garnies autour du cou et des deux côtés du devant

et du bas par une bande d'étoffe froncée, plissée à deux têtes, garnies d'une petite blonde. Plusieurs de ces dames étaient coiffées en cheveux... c'était bien !... mais d'autres avaient pour coiffure un rond de dentelle placé sur la tête, et, de chaque côté, deux touffes de boucles de velours d'où pendaient, presque jusqu'à la ceinture, deux ou trois larges rubans de velours... ce n'était pas bien !... Puis à côté de dames couvertes jusqu'aux dents, il y en avait de beaucoup trop découvertes. J'ai remarqué aussi que les femmes qui paraissaient les moins gracieuses portaient de longs cheveux frisés, retombant de chaque côté jusqu'au bas de leur poitrine. Les brunes avaient l'air d'*Azor*, dans l'opéra de *la Belle et la Bête* ; les blondes avaient l'air gauche... maussade... Donnez-vous donc des petits airs de tête avec une perruque à la Louis XIV !... Si j'avais un conseil à donner à une amie, ce serait de ne pas friser ainsi ses cheveux... d'ailleurs presque aussitôt défrisés, ce qui n'est pas décent dans la rue, et surtout à l'église. — Je suis bien de ton avis. Veux-tu, ma chère Jeanne, m'expliquer ton dernier rébus ? — Comment, tu ne l'as pas deviné?... il est cependant si facile... — Tu m'humilies... Voyons, ne me fais pas languir... — J'obéis !

Une île — neuf faux (tu sais qu'un faux est un hêtre) — Vestris, maître de danse enseignant un pas — dix ré — une fontaine — deux hommes jouant aux dés — un nœud — un bois — un ré — le pas d'une porte — et deux tonneaux.

Ce qui me donne l'occasion de te répéter ce refrain si connu :

Il ne faut pas dire fontaine,  
Je ne boirai pas de ton eau.

Le dernier vers se bisse... — Je t'en fais grâce ! Oui, ce rébus était bien facile, si j'avais pu lire *neuf faux* !... Que représente ta gravure de modes ?



Une des figurines a, sur une robe de taffetas blanc, une robe de tulle formée de trois jupes ornées de trois ourlets, hauts de 12 centimètres. Le corsage est à pointe, sans plis. La Berthe est formée de trois Berthes ornées chacune d'un ourlet haut de 4 centimètres. Les manches de dessous sont recouvertes de manches de tulle plus hautes et plus larges, froncées quatre fois dans la hauteur. L'autre figurine a une robe de gros-de-Naples gris, corsage ouvert devant et formant trois plis de chaque côté. Son fichu-guimpe est formé d'entre-deux de mousseline et de bandes brodées; ses sous-manches sont aussi en mousseline; ses bracelets sont formés d'un ruban de velours arrêté par une boucle en acier, son colier est semblable. Deux velours tournés avec les cheveux de derrière retombent en deux bords de chaque côté, sur la poitrine.

Veux-tu maintenant passer au salon ? maman aura grand plaisir à te voir, et nous profiterons de ce que disent ces dames.

Après avoir fait notre révérence en entrant, Florence alla baiser la main de ma mère; moi, je m'approchai d'une dame belge qui était en visite, et lui fis le même salut. Cet usage rend très-gracieuse la jeune fille qui s'incline, et très-digne la dame qui donne sa main à baiser. Nous nous assimes, Florence et moi, autour de la table couverte de journaux. *Le Constitutionnel* du 26 octobre, où se trouve reproduite l'oraison funèbre de la reine des Belges, prononcée à Bruxelles, dans l'église de Sainte-Gudule, par le R. P. Dechamp, était tout ouvert. La dame jeta les yeux dessus et s'écria : C'est admirable ! — Oui, lui répondit ma mère, le clergé catholique est bien éloquent !... Lisez-nous, madame, quelques passages de ce pieux discours.

« Quand, du haut de la chaire nous contemplions ici, parmi les simples fidèles, la reine volontairement descendue du trône, la louange s'arrêtait sur nos lèvres et nous nous taisions, vaincus par la puissance de

l'humilité chrétienne; mais maintenant que, pour la trouver, nos yeux s'élèvent vers cet autre trône, d'où l'on ne descend plus, nous laisserons échapper et se répandre une parole longtemps contenue, et nous dirons quel était ce don que Dieu nous avait fait, dans celle qui fut pour la Belgique et pour l'Europe, *un gage de paix*;

Pour le roi, pour les siens, pour ceux qui souffrent, *un ange de consolation*;

Pour tous, *un puissant exemple*.

Dieu voulait sans doute que l'éloge fût plein et qu'il comprît *la vie et la mort* de Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, première reine des Belges.

Elle naquit à Palerme le 3 avril 1812.

Sa mère, la princesse Amélie de Naples et de Sicile, sœur de l'impératrice d'Allemagne, des reines de Sardaigne et de Naples, avait épousé un fils de France, exilé de sa patrie par la force révolutionnaire; mais quand on est du sang royal, tout est grand, l'exil autant que la gloire, et les époux étaient dignes l'un de l'autre.

L'épouse, celle qui devait être la mère de notre reine, n'était pas seulement la sœur des empereurs et des rois, elle était encore petite-fille de Marie-Thérèse, si chère au cœur des Belges.

Était-ce là un jeu du hasard ?

Il n'y a pas de hasard, mes frères, sinon pour notre ignorance, et si quelque chose se joue dans la conduite des choses humaines, c'est la sagesse de Dieu.

C'est ainsi que Louise-Marie d'Orléans était destinée à servir d'appui à l'élévation du peuple belge, et à conquérir l'amour qu'il portait à Marie-Thérèse.

Dix-huit années de gouvernement intelligent et modérateur pouvaient permettre à la Belgique d'être éprouvée.

Mais si Dieu enfin semble nous frapper après nous avoir bénis, il faut penser que c'est moins pour nous perdre que pour nous avertir. L'ordre troublé autour de nous peut se rétablir, la reine revivre en vérité dans ses enfants que Dieu tient



en réserve pour la conservation de son œuvre. Si elle n'est plus là pour être médiatrice de douceur entre les puissants du monde, elle est toujours vivante pour être médiatrice de grâce entre le ciel qui frappe et la terre qui a besoin de Dieu.

Ange d'amour et de consolation, autant que de prière, elle aimait fort tout ce que Dieu lui avait donné à aimer.

On souffre à proportion qu'on aime ; combien donc a-t-elle dû souffrir celle qui a tant aimé !

La reine avait une sœur, une autre elle-même, Dieu lui a repris cet ange, cette princesse Marie dont le nom nous est resté comme un symbole de sentiment et de piété.

Ses larmes n'avaient pas tari qu'il se fit dans son cœur une source de larmes nouvelles : la mort lamentable et soudaine du duc d'Orléans, à laquelle elle n'était pas plus préparée que la France !

Tout lui devint un glaive de douleur ; sa patrie ingrate ou trompée, le roi et la reine errants, fugitifs sur des rivages ignorés de leur fille, qui, pendant huit jours et huit nuits, souffrit le martyre de l'incertitude.

Épouse et mère heureuse, reine chérie du peuple, elle voyait grandir à côté du roi un fils au front duquel doit passer le diadème.

Mais la douleur fet maîtresse... la reine

vit bientôt descendre son père dans la tombe, et cette troisième tombe appela la sienne.

Et... dans l'humble église, au pied du tabernacle et de ce sanctuaire de Marie où *coulut reposer la reine*, nous avons vu une autre reine, cette mère, cette chrétienne, cette martyre, cette Marie-Amélie résignée, et debout, et nous la regardions tous en répétant tout bas : *Stabat Mater*.

Non, non ! Dieu ne nous fait pas témoins de si grandes choses pour nous ôter l'espérance ; de pareilles douleurs doivent être fécondes et porter Dieu à répandre sur nous l'esprit qui doit nous sauver : *l'esprit de grâces et de prières* ; qu'il soit donc béni de nous donner au ciel un ange de plus pour nous bénir !

Et comme elle prie pour nous pendant que nous prions pour elle, nous vous supplions, Seigneur, quand tout à l'heure les maies du pontife élèveront vers le ciel la victime sacrée, d'entendre ce que cet ange vous dira pour sa mère et pour les siens, pour le roi et pour ses enfants, pour l'État et pour l'Église, pour la Belgique et pour la France. O mon Dieu, écoutez-la, et exaucez-la ! »

La dame belge pleurait, nous pleurons aussi... Tu comprends, ma chère, qu'après de si belles choses, je ne peux que te dire, Adieu !... aime-moi comme je t'aime.

J. J.

#### ÉPHÉMÉRIDES.

2 NOVEMBRE 1083. — MORT DE MATHILDE, FEMME DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Mathilde, fille de Baudouin V, comte de Flandre, fut demandée en mariage par le jeune duc de Normandie. Elle rejeta sa demande et se permit même quelques plaisanteries sur l'illégitimité de sa naissance. Guillaume, outré de colère à ces propos, monta à cheval, courut à Lille, entra dans le manoir de la Salle, habité par Mathilde, pénétra dans la chambre où elle se trouvait

avec ses femmes, la saisit par les tresses de sa chevelure, et la foula aux pieds avec fureur. Il repartit, et une guerre à mort semblait inévitable entre le comte de Flandre et le brutal Normand, mais Mathilde apaisa son père et donna sa main au farouche Guillaume. — *Savez-vous*, disait-elle plus tard, *que celui-là est un fier baron qui ose venir battre une fille dans la*



*maison de son père ?* Le fier baron posa la couronne d'Angleterre sur le front de Mathilde ; celle-ci se montra douce et bonne envers les malheureux vaincus. Elle donna

sept enfants à son mari et mourut en 1083. La tapisserie de Bayeux est un témoignage de l'industrie et de l'intelligente activité de cette princesse.

### MOSAÏQUE.

Il n'y a pas de succès possible sans beaucoup de travail et une grande persévérance de volonté.

DE CANDOLLE.

Les questions montrent l'étendue de l'esprit et les réponses sa finesse.

JOUBERT.

C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.

J. B. SAY.

La peine, c'est l'ordre du crime.

SAINT AUGUSTIN.

Il y a deux sortes de bontés en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité ; l'autre trouve de l'opposition, et elle prend le nom de miséricorde.

BOSSUET (*Sermons*).

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont le fléau des gens occupés.

DE BONALD.

### RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.









*A. Bonin & Comp.*

*Revisé imp. r. du P. Lion S. Sulp. 8.*

# Journal des Demoiselles.

*Boulevard des Italiens, 1.*

*18<sup>e</sup> année.*

Ayuntamiento de Madrid

*N<sup>o</sup> XV.*









*Reisen singe auf dem 5. July 8*

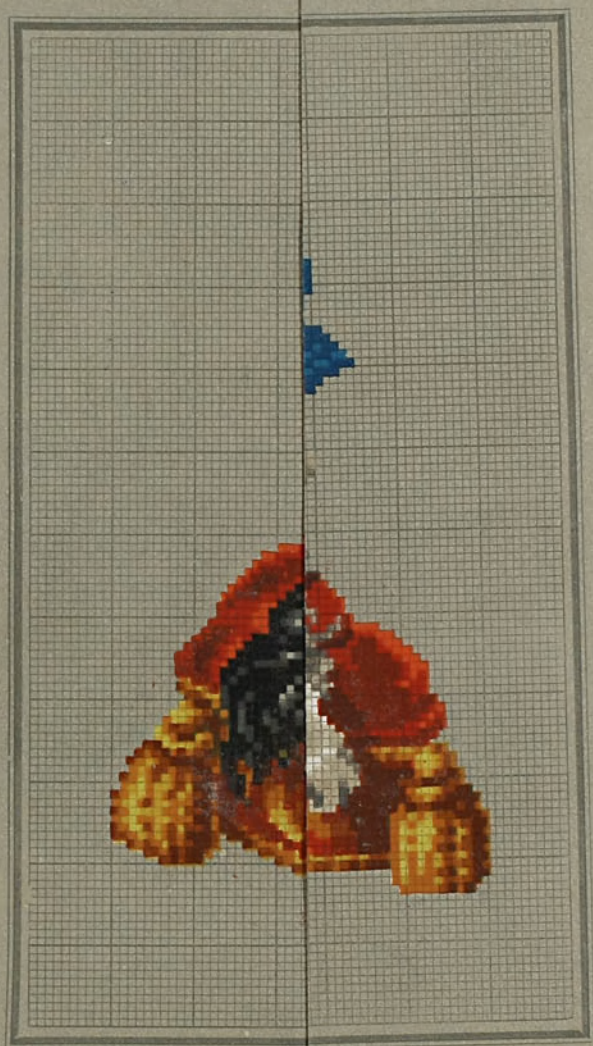
# Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18<sup>e</sup> année.

N<sup>o</sup> XX.







# JOURNAL DES DEMOISELLES

1, Boulevard des Italiens, à Paris.



Planches et impressions par Ernest Meyer, 3, rue de l'Abbaye, à Paris



